

TYEN HANG

LETRES

DE

MADAME LA MARQUISE

DE

POMPADOUR.

TOME I.

THE
LITERARY

LITERARY

BY

MADAME LA MARQUISSE

DE LA MARQUISSE

POMPADOUR

TOME I

246
1394
Bm. 8
5
L E T T R E S

D E

MADAME LA MARQUISE

D E

P O M P A D O U R :

Depuis MDCCLIII jusqu'à MDCCLXII,
inclusivement.

Prof. Chauveau
EN DEUX TOMES. 1853

T O M E I.

A L O N D R E S :

Chez G. OWEN, Fleet-Street; et T. CADELL,
dans le Strand. M DCC LXXI.

1771

C. Sp. / chr

3 3 1 T T H 3

100-11179

UDK 62-50

~~~~~
 [REDACTED]
 ~~~~~

© 1906 by The McGraw-Hill Companies

de l'Étiolles, fournisseur-général,
Paris, et l'autre rue de Nar-

Page 2 of 2

P R E' F A C E.

PEU importe au lecteur de

ces lettres qui ait été le pere,
ou l'époux de celle qui les a

écrites. Tout le monde sait,

sans se foucher, que l'un étoit

un gros boucher ^{gros} de Paris, nommé

Poisson, et l'autre mr. le Nor-

mand d'E'tioles, fermier-général,

P R E' F A C E.

qui perdit son épouse dans la
marquise de POMPADOUR; que
sous ce nom elle tenoit le timon
de l'état pendant plus de vingt
ans, et qu'elle mourut d'ennui,
sinon de remords, âgée de 44,
en 1764.

Dans une de nos lettres,
madame mentionne des mé-
moires qui ne devoient voir le
jour que lorsqu'elle ne le verroit
plus: mais, soit qu'elle n'ait pû
les

P R E F A C E.

les achever (et qui peut achever
ses propres mémoires?) soit
qu'elle ne parlât que de ces
lettres, où elle se plaisoit tant,
et où le public doit tant se
plaire, ses meilleurs mémoires
seront toujours ses lettres. On
y voit les traits naïfs de son
cœur, et de son esprit, les res-
sents mêmes de sa conduite pub-
lique et particuliere; de sorte
qu'elles ne laissent point à
douter qui en soit l'auteur, et
qu'elles

P R E F A C E

qu'elles ne nous permettent plus
de nous étonner de l'étendue per-
manente de son pouvoir. Au
reste, l'éditeur a racheté ce re-
cueil d'entre les mains de l'exé-
cuteur du secrétaire de madame,
lequel vient de mourir en Hol-
lande, sans oser violer le secret
qu'il avoit apparemment juré à
sa maîtresse.

Plusieurs personnes illustres
auxquelles les lettres se sont
adressées,

P R E F A C E.

adressées, sont encore en état de produire leurs propres originaux ; mais personne ne pouvoit en recueillir toutes les copies, excepté celui seul qui les avoit authentiquées.

De tous les genres d'écrire l'épistolaire est le plus important comme le plus naturel ; et de tous les recueils de lettres dont les dames françoises aient enrichi leur langue, il n'y a peut-

P R E F A C E

être pas un qui fasse éclater plus
constamment que celui-ci une
morale pure, un esprit brillant,
les sentimens tendres et géné-
reux, le stile aisé et élégant.

Pour rendre ces lettres d'une
utilité, plus étendue, le proprié-
taire les a lui-même traduites
en anglois, dans la vue non seule-
ment de complaire (s'il étoit
possible) également aux deux
nations rivales en esprit comme
dans

P R E' F A C E.

us
ne
at,
ér
ne
ié-
tet
ale-
toit
eux
me
ans

dans le commerce; mais d'en
augmenter l'amitié et l'estime
mutuelle, en facilitant par les
moyens les plus agréables et les
plus efficaces la connoissance
réciproque de leurs langues.

LETTRE I.

Au duc de MIREPOIX. 1753.

VOS lettres, monsieur le duc, me font toujours plaisir, comme vous savez : j'aime beaucoup ces petites bagatelles que vous m'avez choisies et envoyées, parcequ'elles viennent de vous : elles n'ont certainement pas d'autre mérite. Les anglois ne savent ni manger, ni vivre, ni travailler avec goût. Je vous plains sincerement d'être obligé de vivre dans le pays du *rosbif* et de l'insolence. Je ne doute pas que vous ne soyez encore plus exposé

TOM. I.

B

que

que nous aux mauvaises chicanes & aux mauvais raisonnemens de ces fiers insulaires : il paroît qu'ils veulent la guerre ; tout leur embarras est de trouver un prétexte honnête. Mais le vrai crime et le plus grand, dont la France soit coupable à leurs yeux, est celui de rétablir sa marine.

La démarche que le parlement d'Angleterre a faite en naturalisant les juifs, étonne toute l'Europe : le vieux maréchal dit que la religion, les loix, et les mœurs des israélites, les rendent incapables d'être bons citoyens et bons sujets ; c'est toujours un peuple à part qui forme un état dans l'état, et à qui il ne faut accorder des privilèges qu'avec

dis-

discrétion. On suppose que l'or qui, comme l'amour, rend tous les hommes égaux, est le plus fort argument que les juifs aient employé dans cette occasion. La France fait depuis longtems, que ce précieux métal est tout-puissant en Angleterre; et que tout y est à vendre, la paix, la guerre, la justice et la vertu. Vous êtes content de la politesse des ministres du roi George: mais nous ne le sommes pas de leur politique: ils ont, comme le cardinal Mazarin, un grand défaut dans les négociations; c'est qu'ils veulent toujours tromper. Prenez soin de ne pas l'être, et pensez toujours à votre patrie et à vos amis.

LETTRE II.

Au même. 1753.

MALGRE toutes vos espérances et vos promesses, et les mensonges de la cour de Londres, nous regardons la guerre comme inévitable, mais sans nous alarmer : tous les coeurs des Indiens en Amérique sont pour nous ; nous avons des vaisseaux, une bonne armée et de bons amis. Mylord Albemarle, qui s'occupe plus de ses plaisirs que de politique, a pourtant présenté un grand mémoire, où il se plaint que c'est à l'instigation des françois, que

les sauvages d'Amérique attaquent
 la nation. Il est triste que ce peu-
 ple sage ne puisse se faire aimer,
 et il est honteux de s'en plaindre.
 Ce mémoire ne méritoit pas de ré-
 ponse sérieuse, et il n'en a pas eu.
 Monsieur l'ambassadeur s'est encore
 plaint, que la France construisoit
 des vaisseaux : cette plainte ne mé-
 ritoit pas non plus de réponse sérieuse,
 et elle n'en a pas eu. Le roi compte
 sur votre zèle, vos lumières, et votre
 vigilance dans ce tems critique :
 voyez tout, observez tout, examinez
 tout. Les anglois ne sont pas fins :
 je ne crois pas qu'ils puissent vous
 surprendre. Je vous prie de faire

mes civilités à la duchesse* : c'est une femme que j'aime pour son esprit et la bonté de son cœur : ces caracteres sont rares dans son pays, mais ils n'en sont que plus estimables.

Adieu, monsieur le duc, ayez soin de votre santé pour le service du roi, et la satisfaction de ceux qui vous aiment. J'ai dans l'idée que nous vous reverrons bientôt : j'en serois bien-aïse, et j'en serois fâchée, car je n'aime pas la guerre : elle ne fait jamais que très-peu de bien, et toujours beaucoup de mal.

Je suis, &c.

• — de Queensberry.

L E T T R E III.

A madame la maréchale d'ETRE'ES.

1754.

JE m'apperçois de plus en plus
 que la condition des rois et des
 grands est bien triste, et je m'imagine
 qu'un palfrenier est un peu plus
 heureux que son maître. Qu'il faut
 payer cher la pompe, la gloire, et
 les magnifiques bagatelles, que le
 peuple ignorant a la bêtise d'envier !
 Pour moi, je vous avouerai, que je
 n'ai pas eu six momens agréables de-
 puis que je suis ici : tout le monde
 tâche de me plaire, et presque tout le
 monde me déplaît : les plus bril-

lantes conversations me donnent la migraine; je bâille au milieu des fêtes, et j'éprouve sans cesse, qu'il n'y a point de bonheur dans la vanité. Cependant il faut avaler le calice, tout dégoûtant qu'il soit, puisque je l'ai voulu. Le roi se porte bien, mais il s'ennuie tout comme les autres; et les querelles du clergé avec le parlement ne contribuent pas à le mettre de bonne humeur. Les ministres se donnent la torture pour les accorder; mais les prêtres ne veulent pas reculer d'un pas. Je ne saurois pourtant m'imaginer, que leurs billets de confession soient bien nécessaires, ni que Dieu chasse de sa présence un honnête homme qui meurt

meurt sans leurs passe-ports. Je m'imagine au contraire, qu'ils sont pour la plupart vains, ambitieux, mauvais sujets du roi, et mauvais serviteurs de Dieu. Mais leur crédit est malheureusement si grand par la sainteté de leur caractère, et le beau prétexte de la religion, qu'on se voit obligé de les ménager. Le roi sent bien que le parlement soutient les droits de sa couronne contre le clergé, qui voudroit être indépendant: cependant il se trouve, pour ainsi dire, forcé de punir ses amis, et de caresser ses ennemis: voilà la condition de ces lieux de la terre, qu'on adore, et qu'on méprise en même tems. Ces querelles ne vous affectent

affectent pas, ma chere amie, parceque vous êtes éloignée de la scene : mais moi, elles m'affligent, parcequ'elles affligent le meilleur des rois. Prions Dieu, qu'il inspire à ses ministres l'esprit de paix et de charité. Avez-vous vu notre comte* ? Je l'ai chargé d'une petite affaire : il est excellent pour les petites affaires. Après celle-là j'en ai encore une autre à lui donner de la même importance : je connois ses talens, et il en faut faire usage : parlez-lui, je vous embrasse tendrement.

* Le comte de Valbelle.

L E T T R E I V .

A mr. BERRIER.*

N E parlons point de remerciemens, monsieur ; si j'avois connu un plus habile homme que vous, je l'aurois recommandé. Témoiniez votre reconnoissance au roi, en faisant mieux que vos prédécesseurs : c'est le plus beau compliment, et le seul que j'attends de vous. Il faut surtout à présent une grande intégrité, et de grands talens pour un emploi de cette im-

* Dabord lieutenant de police à Paris, puis contrôleur général, et enfin secrétaire des affaires étrangères.

importance : c'est cette raison qui vous a fait choisir. Il y a des gens, qui prétendent qu'il est impossible que la France ait une bonne marine, ou qu'elle la conserve longtems. Ils disent encore, que cela pourroit produire une révolution dans le gouvernement ; que pour le moins l'autorité royale en souffriroit ; qu'une grande marine, et le grand commerce, qui en est la suite, supposent la liberté des sujets, comme dans une monarchie mixte telle que l'Angleterre, ou dans une république telle que la Hollande. Si cela étoit, il n'y auroit pas le petit mot à dire : je ne serois pas bien aisé que le roi descendit de son trône, et que de maître-
absolu,

absolu, il devint le premier serviteur de l'état. Croyez-vous, monsieur, que les françois soient faits pour la liberté, ou que ces beaux raisonnemens soient raisonnables ? Il me paroît, que c'est une mauvaise excuse pour les ministres précédens, et elle n'en fauroit être une bonne pour leurs successeurs. Travaillez donc, monsieur, avec zèle, et faites respecter le nom françois dans les deux mers. Votre département est le plus important, comme le plus difficile : qui commande à la mer, commande à la terre. Vous ferez étonné qu'une femme vous parle de tout cela ; mais ma situation est singulière en tout, comme ma fortune. J'ai éprouvé
plus

plus d'une fois, que les femmes peuvent avoir raison et donner de bons conseils : votre élévation en est un nouvel exemple. Au nom de Dieu et de la France, honorez-vous, honorez-moi. Adieu, monsieur, je vous souhaite autant de bons succès, que vos ennemis et les miens vous en souhaitent de mauvais.

Je suis, &c.

M
Enc
ce li
relig
cela
n'est
ateu
font
fent
Je
mai
de

L E T T R E V.

A mr. DIDEROT.

MONSIEUR, je ne puis rien dans l'affaire du *Dictionnaire Encyclopédique* : on dit qu'il y a dans ce livre des maximes contraires à la religion et à l'autorité du roi. Si cela est, il faut brûler le livre : si cela n'est pas, il faut brûler les calomnieurs. Mais malheureusement ce sont les ecclésiastiques qui vous accusent, et ils ne veulent pas avoir tort. Je ne fais que penser sur tout cela, mais je fais quel parti prendre ; c'est de ne m'en mêler en aucune manière :

les

les prêtres sont trop dangereux. Cependant tout le monde me dit du bien de vous ; on estime votre mérite, on honore votre vertu. Sur ces témoignages, qui vous sont si glorieux, je vous crois presque innocent ; et je me ferai un plaisir de vous obliger en toute autre chose. La proscription de l'*Encyclopédie* est un point résolu sur la déposition des dévots, qui ne sont pas toujours justes et vrais. Si le livre n'est pas tel qu'ils le disent, je ne puis que vous plaindre, et détecter l'hypocrisie et le faux zèle, en attendant que vous m'offriez une autre occasion de vous être utile. &c.

LETTRE VI.

*A la marquise de BRETEUIL.**Mars, 1754.*

JE vous dois une réponse, et je vous le fais avec beaucoup de plaisir. Vous voyez que dans ce pays où l'on a d'ordinaire la mémoire si courte, je n'oublie cependant pas mes amis. Il y a des gens qui s'amuse à me représenter comme une femme hautaine, intéressée, incapable de sentir et d'aimer le mérite. Vous savez ce qui en est : mais je vous avoue que ces jugemens m'affligent, parcequ'ils sont injustes,

TOM. I.

C.

et

et peut-être m'affligeroient-ils davantage, s'ils ne l'étoient pas ; car en pareil cas, la vérité irrite plus que le mensonge. Je ne suis pas hautaine, car je vis familièrement avec les personnes que j'estime : pour les autres, je ne me soucie pas de les fâcher, ni de leur déplaire. Je ne suis pas intéressée, puisque je dépense tant d'argent pour obliger souvent mes ennemis, et plus souvent des ingrats. Je ne suis pas incapable d'aimer le mérite, puisque je vous aime tendrement, et que je fais avec empressement toutes les occasions qui se présentent de vous en convaincre. Je suis bien heureuse d'en avoir encore trouvé une nouvelle :
mais

mais savez-vous, madame, que je suis dans une grande colere. Pourquoi me parlez-vous de cette place vacante chez la reine? Est-ce que je ne pense pas toujours à vous? Je devrois vous punir, et vous cacher ce qui est arrivé: mais mon coeur, que je consulte toujours, ne le veut pas. Je vous apprends donc que vous aviez été nommée à cette place, avant que j'eusse reçu votre lettre. Je ne veux pas vous dire quelle est la personne qui vous a proposée, à qui a réussi: sachez seulement que c'est une personne qui est toute à vous, et qui ne veut point recevoir de complimens. Je crois qu'il est

C 2

bon

bon que vous veniez promptement
remercier le roi, et m'embrasser.

Vous verrez ici un grand homme
sec *, noir comme un démon, haïssant
comme Charles XII. les femmes
et les plaisirs, mais aimant comme
lui à la fureur la guerre et la gloire.
Il nous a fait beaucoup de mal dans
la dernière guerre, et il est venu offrir
ses services pour en faire autant aux
anglois à la première occasion, qui
ne viendra peut-être que trop tôt.
Je finis ici ma lettre pour aller souper,
et puis m'ennuyer. Adieu, ma belle
marquise : aimez tout le monde, et
moi plus que tous les autres.

* Mr. Courtin, fameux partisan.

L E T T R E VII.

A la comtesse de BRANCA.

VOUS m'avez fait rire avec votre petit évêque : est-il donc bien vrai qu'il s'amusoit dans son carrosse à mettre des mouches sur le visage de la belle duchesse ? Je ne crois pas que ce soit là une fonction épiscopale ; mais elle est agréable, et il seroit à souhaiter que les prêtres ne fissent jamais plus grand mal. Mais laissons-là ce *révérend pere en Dieu*, et parlons de nous, ma chere amie ; m'aimez-vous encore davantage que la semaine derniere ? Pour moi, je

sens que je vous aime tous les jours de plus en plus, et que votre affection m'est nécessaire : je m'ennuie quand je ne vous vois pas. Que ces méchans hommes, qui prétendent que les femmes ne peuvent s'aimer, viennent à nous ; ils en apprendront des nouvelles. J'ai beaucoup de connoissances, beaucoup de très-humbles serviteurs et de très-humbles servantes, que je vois sans plaisir, et que je quitte sans regret. Il me faut un bon coeur, un esprit agréable comme le vôtre pour me plaire. Le roi est allé à la chasse par le plus furieux tems du monde ; il s'en moque, il a un corps de fer. Pour ses petits seigneurs qui sont faits de papier mâché,

mâché, c'est toute autre chose ; mais il faut suivre le maître, et paroître content. Pendant ce tems-là, comme il faut faire quelque chose, je me promene dans ma galerie, je regarde mes tableaux, je bâille et j'écris. Ne trouvez-vous pas que je suis bien heureuse ? On a représenté ici la nouvelle tragédie de Voltaire : il est étonnant que ce vieillard fasse encore des enfans si beaux et si vigoureux. C'est un homme unique que ce Voltaire ; il n'y a personne qui sache mieux faire rire et faire pleurer.

Je vous prie, madame, de m'amener votre petite fille ; je veux la baiser et la marier, si vous le voulez bien : je l'aime beaucoup, parceque j'aime

beaucoup tout ce qui vous appartient et qui vous ressemble. Mais j'entens du bruit : voici des importuns qui viennent me chercher pour un petit souper, et qui m'obligent d'interrompre ma lettre et mon plaisir. Je la reprendrai demain.

En sortant du lit, je commence par vous souhaiter le bon jour. J'avois prévu que je m'ennuierois hier, et j'ai deviné juste. Ah ! que les bienséances du monde sont une chose bien imaginée ! La compagnie ne me plaisoit pas : c'étoient des gens fort civils, très-fades, et dont les flatteries fesoient mal au coeur. Ils rioient de tous les bons mots que je n'avois pas dits, et vouloient me persuader

suader en dépit de moi-même que
 j'avois envie de briller avec eux.
 Croyez-moi, ma chere, tous les flat-
 teurs sont des fots qui s'imaginent
 que les autres leur ressemblent. Il y
 avoit aussi de belles femmes, mais
 ridicules, qui sembloient dire aux
 hommes, *voilà mon visage, admirez-le.*
 Quel tourment, ma chere comtesse,
 que ces petits soupers qu'on trouve
 si agréables et si délicieux ! Je suis
 presque convaincue qu'il n'y a per-
 sonne qui n'ait envie de bâiller, lors-
 que tout le monde se récrie qu'il a
 bien du plaisir. Pour moi, je n'y en
 ai point : mais en récompense, je ne
 manque jamais d'y attrapper beaucoup
 d'ennui et une bonne migraine. Voilà
 la

la vie agréable que je mène, et que je souhaite à tous mes ennemis. Il n'y a point de nouvelles publiques, mais beaucoup d'aventures, d'intrigues et de bassesses particulières. J'écoute encore ceux qui me les racontent ; mais je les méprise, et ils ne me plaisent plus comme autrefois ; ce qui me fait croire que mon cœur devient meilleur. Mais pourquoi ne me dites-vous pas de finir ? Je m'imagine que ma lettre est assez longue, non pas pour moi qui aime à vous écrire, mais pour vous que j'ennuie. Je m'en vais la relire : mon Dieu ! quel fatras ! Je n'y trouve qu'une chose que vous approuverez : ce sont les marques d'amitié que je vous donne :

donne : tout cela est bon et vrai.
Quant au reste, je vous conseillerois
de ne pas le lire, si vous ne l'aviez
déjà lû.

Je suis, &c.

é, et que
nis. Il n'y
ues, mais
rigues et
J'écoute
content ;
me plai-
e qui me
devient
ne me
m'ima-
longue,
à vous
ennuie.
Dieu !
qu'une
ce font
vous
onne :

L E T T R E VIII.

Au duc de MIREPOIX. 1755.

VOUS êtes, monsieur l'ambassadeur, un charmant correspondant pour une femme : mais on a peur que vous ne soyez pas assez vigilant pour observer les démarches des anglois. Il paroît évident qu'ils ont quelque grand dessein en vue : ils font de grands armemens dans tous leurs ports, ils font passer en Amérique des troupes et des munitions de toute espece. Cependant on trouve extraordinaire que vous répétiez sans cesse dans toutes vos dépêches que le

roi

roi d
ami,
intenc
mieur
la po
pos,
com
que
fût l
peur
que
vos
tatio
amis
tain
mer
il d
ord

roi d'Angleterre est toujours notre ami, et qu'il n'a aucune mauvaise intention contre nous. Vous savez mieux que moi que tout le secret de la politique consiste à mentir à propos, et que les rois peuvent mentir comme les autres. Il seroit honteux que dans ces matieres, un françois fût la dupe des anglois, et j'ai bien peur que vous ne le soyez, à moins que vous ne vous teniez bien sur vos gardes pour votre propre réputation, et pour faire honneur à vos amis. Il y a par exemple un certain général Braddock qui a commencé les hostilités en Amérique: il est impossible qu'il ait osé agir sans ordre, et s'il en a reçu, vous voyez que

vos bons amis d'Angleterre sont des fourbes et se moquent de vous. Les affaires ne peuvent rester où elles en sont : nous saurons bientôt à quoi nous en tenir : mais en attendant, je crains que vous ne reveniez brusquement ici avec la honte d'avoir été trompé en politique par les plus mauvais politiques qui soient sur la terre. Si cela arrivoit, j'en ferois très-affligée et pour vous et pour moi ; car vous savez avec quel zèle j'ai toujours été et ferai toujours disposée à vous servir. Je vous salue de tout mon cœur ; ayez soin de votre gloire et de nos intérêts.

Je suis, &c.

L E T T R E . I X .

Au même. 1755.

VOUS nous avez enfin trompés, monsieur le duc, parceque vous avez été trompé le premier ; mais on trouve étrange que vous l'ayez été. Comment est-il possible que le roi d'Angleterre ait donné un ordre aussi injuste et digne du siècle d'Attila, sans que vous en ayez eu le moindre soupçon ? Voilà donc deux vaisseaux de guerre et plus de trois-cens vaisseaux marchands saisis au milieu de la paix, et sans déclaration de guerre. Après cela, vantez encore

la

la justice et l'humanité des anglois. Le roi a été surpris, et toute la nation est indignée : jamais personne ne les auroit crû capables de commencer la guerre comme les pirates d'Alger. Nos ministres sentent bien que toutes leurs représentations à la cour de Londres seront inutiles : les voleurs ne prennent pas pour rendre. Cependant c'est une démarche qu'il faudra faire pour la gloire du roi, et pour suivre les formes de la justice même avec les injustes. L'Europe verra alors avec étonnement sa modération et le crime de ses ennemis.

L E T T R E X.

Au même. Juin, 1755.

JE pense, comme vous, monsieur l'ambassadeur, que vous ne pouvez plus rester décemment à Londres ; et on espere vous voir bientôt ici. Je ne fais pas quel sera l'événement de cette guerre ; mais si la fortune se met du parti de la justice, nous n'avons rien à craindre. Notre marine est, dit-on, sur un assez bon pied, et capable de faire tête aux anglois : Dieu le veuille ! Cependant, malgré les promesses et la confiance de nos ministres, le roi n'est pas sans

TOM. I. D inqui-

inquiétude, ni la nation non plus. C'est une guerre de mer que nous allons avoir, et la mer ne semble pas l'élément des françois : on peut même dire qu'ils ne l'aiment pas : quoi qu'il en soit, on fera ce qu'on pourra. Ne manquez pas de rapporter avec vous une liste exacte de la marine angloise, du nombre de leurs vaisseaux, de leurs matelots, de leurs troupes de terre et de mer ; informez-vous avec adresse de leurs desseins, de leurs négociations avec les princes du continent, de leurs ressources et de leurs projets, &c. Tout le monde se flatte que nous aurons la supériorité sur terre, et il y a beaucoup d'apparence, de sorte que

que
sur
mag
une
Chap
puiss
d'ho
près
elles
faire
crois
force
si co
de
arge
roi
guer
pou

que quelques pertes que nous fassions sur mer, le continent nous dédommagera ; et le pis-aller sera de faire une paix telle que celle d'Aix-la-Chapelle, par laquelle toutes les puissances, après s'être épuisées d'hommes et d'argent, se sont à peu près trouvées au même point d'où elles étoient parties ; car le tems de faire des conquêtes est passé. On croit que le roi George s'est trouvé forcé de faire cette démarche violente si contraire à sa gloire : les marchands de Londres, par leur crédit, leur argent et leurs clameurs, menent leur roi par le nez, et l'obligent à faire la guerre, quelque inclination qu'il ait pour la paix. Vous voyez, monsieur

le duc, qu'il y a des inconvéniens partout : dans les monarchies absolues, les rois peuvent faire tout le mal qu'ils veulent ; dans les monarchies mixtes, ils ne peuvent pas même faire le bien. Pour nous, tâchons toujours de le faire, en aimant et en servant notre roi et nos amis.

Je suis, &c.

A la

J E
de

grande

étoit

m'im

ses c

lâche

Le P

mour

n'eût

Pour

gens

quoiqu

L E T T R E X I.

A la duchesse d'AIGUILLON. 1755.

JE m'afflige avec vous de la mort de mr. de Montesquieu : c'étoit un grand homme et un bon citoyen ; il étoit bien digne d'être votre ami. Je m'imagine que la Sorbonne laissera ses cendres en paix ; c'est une action lâche et indigne d'attaquer les morts. Le P. Castel se vante de l'avoir fait mourir en bon chrétien, comme s'il n'eût pas été bon chrétien auparavant. Pour moi je pense que les honnêtes gens et les gens de mérite le font, quoiqu'ils ne fassent pas tant de

bruit que les autres, et qu'ils soient plus modestes, sans préjugés et sans fanatisme. Le roi estimoit cet illustre mort, et il a été touché de sa perte. Ses petits ouvrages, comme le *temple de Gnide* et autres, fesoient mes délices. Quant à son *esprit des loix*, je n'avois ni le tems, ni peut-être la capacité de la lire : ces lectures profondes ne conviennent qu'à peu de femmes. On dit qu'il vous a laissé quelque papiers intéressans : je ne doute pas que vous n'en fassiez part au public, lorsque le tems aura apporté quelque soulagement à votre douleur. La manière dont vous pleurez vos amis, fait voir combien vous êtes digne d'en avoir. J'ai l'avantage

tage d'être de ce nombre, et c'est un des biens que j'estime le plus. Si je puis vous être utile à quelque chose dans cette occasion, ne me refusez pas, madame, le plaisir de vous obliger. &c.

LETTRE XII.

A la duchesse de CHAROST *. 1755.

VOUS me demandez, madame, ce que nous faisons à Versailles : nous parlons politique, nous battons les anglois ; nous pensons aussi à la paix. Comme vous aimez ces matieres, et que j'en ai malheureusement la tête pleine, je m'en vais causer amicalement avec vous un quart d'heure, après quoi, ma belle duchesse, vous irez à la comédie, si vous avez mal à la tête. Pour commencer, je vous

dirai

* Dame d'honneur de la reine.

dirai donc que le roi est pacifique :
il n'a jamais oublié les leçons que son
bisaïeul lui donna à ce sujet, lorsqu'il étoit encore enfant. Cependant
il se voit aujourd'hui forcé de tirer
l'épée pour venger son honneur et
celui de sa couronne. Si on lisoit
dans quelque histoire ces paroles :
" Le roi de ce peuple saisit et con-
" fiska à son profit trois-cens vais-
" seaux d'une nation voisine qui
" trafiquoit en mer sous la protection
" des traités, et tous les hommes
" qui s'y trouvoient furent chargés
" de fers, et jetés dans des culs de
" basse-fosse : " on demanderoit aussi-
tôt si cela ne s'est pas passé parmi
les cannibales. C'est pourtant le roi
humain

humain d'une nation humaine, qui a commis cette action. Il paroît que les sauvages d'Angleterre ont une justice comme une religion à part, ce qui ne les empêche pas de réclamer pour eux la justice générale. On diroit néanmoins que ces hommes si hardis sont embarrassés dès le premier pas : ils cabalent beaucoup dans le nord pour nous chercher des ennemis, et défendre le pays d'Hanovre. Mais à propos de ce beau pays d'Hanovre, mr. de Maurepas disoit une fois pour plaisanter, que c'étoit sans doute par amitié pour les françois que les anglois avoient mis l'illustre maison d'Hanovre sur le trône, et pris pour leur roi le dernier des neuf grands vassaux

e, qui a
 roît que
 une jus-
 part, ce
 réclamer
 On di-
 mmes si
 e premier
 dans le
 ennemis,
 e. Mais
 Hanovre,
 une fois
 ns doute
 que les
 maison
 ris pour
 grands
 vassaux

vassaux du saint empire romain. Au-
 paravant, ils pouvoient presque dire
 qu'ils n'avoient que la chute du ciel
 à craindre. Mais à présent, il faut
 qu'ils viennent se battre sur terre pour
 défendre les déserts de ce misérable
 électorat: il faut qu'ils s'épuisent
 par les guerres et les alliances du
 continent, jusqu'à ce qu'à la fin ils
 succomberont sous le poids de leurs
 dettes et de leurs pertes. Le roi est
 résolu de donner aux anglois l'ex-
 emple de la justice et de la modé-
 ration. On leur demandera la resti-
 tution de nos vaisseaux, et sur leur
 refus on fera usage de la *derniere*
raison des rois. On croit que les hol-
 landois accepteront la neutralité qu'on
 leur

leur offrira : leurs traités avec nos ennemis ne les obligent qu'en cas d'invasion, et nous ne pensons pas de tout à envahir leur île : il y a assez d'endroits où nous pourrions les joindre.

Adieu, ma chère duchesse, je suis au bout de ma politique ; ces affaires ne conviennent pas trop à une belle femme : mais pour moi, qui ai presque passé le tems de plaire, toute occupation m'est bonne, pourvu qu'elle m'empêche de bâiller, et qu'elle me donne occasion d'obliger ceux que j'aime.

Je suis, &c.

L E T T R E XIII.

Au marquis d'ALBRET.* 1755.

VOUS nous avez appris une bonne nouvelle; cette conversion du prince de Hesse est un miracle de la grace et de la politique: ainsi Dieu, dans sa sagesse profonde, se sert quelquefois de moyens humains pour opérer des prodiges surnaturels. Ce bon prince ne pouvoit pas se faire catholique plus à propos pour nous et pour lui. Les anglois en murmureront, et nous benirons le ciel. Mais
on

* Ambassadeur à Vienne.

on dit que le vieux duc, qui est fort dévot dans sa vieille croyance, ne voit pas cette démarche de son fils avec plaisir, et on craint qu'il ne la rende inutile. Après tout, le jeune prince ne fera-t-il pas maître après la mort de son pere, et pourra-t-on le forcer de vendre ses soldats et sa conscience aux ennemis de sa nouvelle religion ? Les anglois et le *renard du nord* feront sans doute grand bruit, et ne manqueront pas d'alléguer l'important prétexte de la religion protestante, quoique, pour le dire en passant, la religion ne les touche gueres : mais il faudra les laisser crier, et profiter de toutes les graces de la providence.

Je pense toujours à vous, mr. le marquis: je vous prie d'être persuadé que je ne laisserai échapper aucune occasion de vous obliger, parceque vous servez bien le roi et vos amis. &c.

L E T T R E X I V .

Au comte d'AFRI. 1755.

O N se doutoit déjà ici de cette négociation des anglois en Russie, et nos ministres n'en paroissent pas fort alarmés. Qu'est-ce que le roi George pourra faire avec les cinquante mille barbares qu'il marchande ? Dailleurs, nous avons ici d'autres vues, et il y a à parier que la czarine rompra, avant qu'il soit six mois, son traité avec le roi George. Nous ne sommes plus dans le tems des alliances durables, et les intérêts des princes de l'Europe changent à présent presque toutes

toutes les nouvelles lunes. On compte toujours que le prince de Hesse, puisqu'il faut qu'il vende ses troupes, les vendra aux honnêtes gens : qui pourroit l'en empêcher ? On est toujours fort content de vous, et des dispositions des hollandois à notre égard. S'ils avoient quelque défiance, le roi est disposé volontiers à leur remettre Dunkerque entre les mains jusqu'à la paix pour caution de sa parole. S'ils le refusent, et se contentent de sa parole, ils lui rendront justice, et cela prouvera qu'ils n'ont pas mauvaise opinion de nous. J'avois déjà ouï parler de cette belle *bistoire de madame la marquise de Pompadour*, qui se débite en Hollande :

Tom. I.

E

je

toutes

je soupçonne comme vous qu'elle vient originairement d'Angleterre, parcequ'elle est pleine de mensonges palpables, de bêtises et d'injures grossières. Les anglois sont incapables d'écrire ; ils ont plus de passion que de raison. Quoi qu'il en soit, s'il étoit possible de supprimer ce beau livre, je n'en serois pas fâchée, pour l'amour de moi et pour l'amour de la vérité, qu'il faut considérer en toutes choses. Il est vrai qu'il n'y a que des anglois et des laquais qui puissent la lire ou la croire : mais il est bien désagréable de servir de passe-tems à des anglois et à des laquais. Voyez, mr. l'ambassadeur, ce qu'il y a à faire, et ce qu'on peut faire. Il faut toujours

toujours vous remercier de vos lettres et de votre correspondance ; rien ne peut m'être plus agréable, et plus utile dans la position où je me trouve. Le roi a toujours beaucoup d'estime pour vous : vous l'avez servi avec zèle et avec succès dans une conjoncture fort critique ; soyez sûr que vous n'aurez pas lieu de vous en repentir. L'ambassadeur d'Hollande parle très-bien de vous, et dit que vous avez dans son pays la réputation d'un très-honnête homme, et d'un grand ministre : cela est fort heureux pour les affaires du roi, et donne beaucoup de satisfaction à tous ceux, qui comme moi vous veulent du

bien, et ne négligent aucune occasion de vous en donner des preuves.

Je suis, &c.

J'A
e
que v
couv
voit d
le r
rende
fut d
natur
grand
la gl
pas l
lomb

L E T T R E X V .

A madame DUBOCAGE.

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir et de reconnoissance le beau poëme que vous m'avez envoyé. Si la découverte de Christophe Colomb n'avoit déjà éternisé sa mémoire, vos vers le rendroient immortel. Vous le rendez amoureux, comme Enée le fut de sa Didon : cela est galant et naturel : l'amour est la passion des grands hommes, et leur fait mériter la gloire, pourvû qu'il ne leur tourne pas la tête. Je crois que jamais Colomb n'a été si bien chanté, ni par

une plus belle bouche : vous en faites
 dailleurs un excellent chrétien : ainsi
 il ne lui manque aucun mérite.
 Je ne fais ce que dira notre bon ami
 Voltaire : il a écrit quelque part
 que les femmes sont capables de faire
 tout ce que font les hommes, et que
 la seule différence qui soit entre les
 deux sexes est que le notre est plus
 aimable. Je suis tenté de croire qu'il
 a raison, surtout après avoir lû votre
Colombiade ; et je m'imagine qu'il en
 est un peu jaloux, car j'y ai remarqué
 plus de mille vers qu'il voudroit sans
 doute avoir faits. Je vous prie,
 madame, de me fournir une occasion
 de vous obliger.

Je suis, &c.

L E T T R E X V I .

*A mr. ROUILLE'**. 1756.

VOUS savez, monsieur, quelle est la résolution du roi ; il faut sans doute s'y conformer. Je conviens que la démarche est un peu humiliante et inutile : les anglois n'ont pas saisi nos vaisseaux pour les rendre. Il est vrai que les particuliers ont quelquefois des remords de conscience ; mais les rois n'en ont point. Ecrivez cependant au ministre Fox : on dit que ce mot signifie *renard* en fran-
 E 4 çois :

* Ministre de la marine.

çois : je souhaite qu'il n'agisse pas en renard. Si l'on refuse de faire justice au roi, toute l'Europe l'apprendra avec indignation, et nous pourrons nous venger des pirates, avec la certitude d'être approuvés des peuples et des princes qui connoissent les loix du droit public et de l'honneur. Que votre lettre soit modérée, mais forte, et digne du roi que vous servez. Mr. d'Afri me mande que l'ambassadeur d'Angleterre à la Haye se donne beaucoup de peine pour faire concevoir aux hollandois qu'ils sont obligés de prendre parti contre nous, et il n'en prend pas moins pour leur faire concevoir le contraire ; et il y a apparence qu'on l'écoute plus volontiers,

tiers, parcequ'il a la justice et la raison de son côté. Les *bons compères* d'Henri IV. sont trop sages pour l'embarquer dans une guerre, dont ils ne pourroient retirer ni honneur ni profit. Ils se souviennent d'ailleurs que la dernière leur a coûté assez cher, et l'on ne croit pas qu'ils se départent de la sage résolution qu'ils ont prise à ce sujet. Cependant, monsieur, dans votre département, qui est sans contredit le plus délicat, n'oubliez rien pour les ménager : assurez-les dans toutes vos dépêches et vos instructions de l'estime et de l'amitié du roi. Ces petites politesses ne sont rien en elles-mêmes, et cependant elles produisent tous les jours

jours de bons effets. Le marquis de Louvois a fait vingt ennemis à Louis XIV. par sa hauteur et son insolence avec les princes étrangers. Soyons toujours modestes, mais sans bassesse et sans lâcheté. Adieu, monsieur, je pense et je dis toujours du bien de vous.

V
leur
don
conf
ditio
fort
où
au
si p
pas
il p

L E T T R E X V I I .

*Au maréchal-duc de BELLISLE.**Mars, 1756.*

VOUS voyez, mr. le maréchal,
 que les badauds de Paris dans
 leur babil oisif, peuvent quelquefois
 donner de bonnes idées et de bons
 conseils. Vous approuvez l'expé-
 dition de Minorque, et en effet il sera
 fort plaissant d'aller dans un endroit,
 où les anglois ne nous attendent pas,
 au lieu d'aller à Londres où ils ont
 si peur de nous voir. Je ne connois
 pas les ministres du roi George ; mais
 il paroît que ces gens-là ont perdu la
 tête,

tête, et sont supérieurement ridicules. Ils ne savent ce qu'ils veulent faire, ou ce qu'ils ne veulent pas faire ; et au lieu de se préparer à attaquer, puisqu'ils sont les premiers agresseurs, ils ne songent qu'à défendre leur pays contre une invasion qu'ils craignent, et qu'ils ne devroient pour le moins craindre qu'après une longue guerre malheureuse. Tout le monde convient que mr. de la Galissoniere est l'homme le plus propre pour commander la flotte de Toulon, et d'ailleurs il n'y a pas grand péril : grace à la profonde sagesse du ministre anglois, il n'y a pas d'ennemis dans la Méditerranée. On a recommandé mr. de Richelieu pour le siege
de

de Port-Mahon : cet homme se croit propre à tout, se présente à tout, et obtient tout : il est intrigant, hardi, et parle bien ; on l'aime, et on l'emploie. Dieu veuille qu'il réussisse, quoiqu'il y ait bien des gens qui en feroient surpris et fâchés ! Vous avez bien raison de dire que la situation de ce pauvre prince de Hesse est fâcheux. Les anglois, par leurs intrigues et le fanatisme de ses propres sujets, l'ont donc forcé à leur vendre ses troupes. Avec ce secours et leurs Hanovriens, ils auront une armée en Allemagne, qui sera, dit-on, commandée par le duc de Cumberland. C'est un mauvais général, qui n'a jamais battu qu'une poignée d'écossois : j'espère

j'espère qu'il ne sera pas plus habile en Allemagne qu'il l'a été en Flandre pendant la dernière guerre. On assure que notre bon ami le roi de P...* est sur le point d'accepter l'argent que les anglois lui offrent pour se battre à son profit : il n'en a jamais fait d'autre. Il faut avouer, mr. le maréchal, que voici une guerre bien étrange qui se prépare. C'étoit une querelle particulière entre la France et l'Angleterre, et cette étincelle va embraser toute l'Europe. Il semble que la justice et la probité ne soient faites que pour le peuple : les princes se mettent au dessus. Continuez-moi vos leçons sur cette misérable politique,

* Prusse.

politique, puisque par la bizarrerie
de mon sort je suis obligée d'y prendre
part, et d'en savoir quelque chose.
Le roi a beaucoup de confiance dans
vos lumières, et la nation vous révere :
dirigez-nous dans ces tems critiques,
et remplissez nos espérances. &c.

L E T T R E X V I I I .

*A la maréchale d'ETRE'ES.**Mars, 1756.*

CROYEZ-MOI, ma respectable amie, que ce n'est pas ma faute si mr. le maréchal n'a pas le commandement de l'expédition de Minorque. Mais ceux qui ont beaucoup d'intrigue, l'emportent presque toujours sur ceux qui n'ont que beaucoup de mérite. Le duc de Richelieu a tout promis, et on a tout crû. Cependant c'est une petite affaire de deux mois tout au plus. On emploiera mr. le maréchal dans une autre occasion
encore

encore plus importante. Il est destiné à commander bientôt une armée en Allemagne, et il aura affaire à une ancienne connoissance le duc de Cumberland : je m'imagine qu'il ne le craint gueres. Le comte de Saxe disoit que ce duc étoit un gascon qui n'avoit jamais tenu parole : en effet, il avoit promis *de venir à Paris en 1745, ou de manger ses bottes* ; il n'est pas venu à Paris, il n'a pas mangé ses bottes, et nous l'attendons encore.

J'ai été fort affligée de la mort de votre niece : une jeune personne si belle et si vertueuse méritoit de vivre plus longtems, si toutefois la vie et un bien, ce que je ne crois pas du tout. Je conçois et je partage la

douleur que sa perte a dû vous causer :
 que ne puis-je vous consoler ! On es-
 pere vous voir bientôt à Versailles : et
 pour moi je le desire plus que per-
 sonne, pour vos propres intérêts et ma
 satisfaction particuliere. Je vous sa-
 lue, madame, avec tendresse ; croyez
 que je ne pense qu'à vous servir et
 à vous aimer. &c.

J
 pui
 me
 non
 la
 arm
 est
 mais
 il ne
 ni p
 Je n
 de la

L E T T R E X I X .

Au duc de BOUFLERS. 1756.

J'AI reçu ce matin une belle et importante lettre de votre part, et puis une autre d'Hollande, où l'on me dit que les anglois viennent d'annoncer un jeûne public pour attirer la bénédiction de Dieu sur leurs armes. Je ne fais pas si le jeûne est bon pour gagner des batailles : mais je fais que pour plaire à Dieu, il ne faut pas commettre d'injustices, ni prétendre l'associer à nos crimes. Je ne jeûnerai pas pour la prospérité de la France ; mais je la recomman-

derai à la justice du ciel et aux bras de nos soldats. Mr. de Turenne disoit que Dieu étoit toujours pour les plus gros escadrons : c'est pourquoi, comme le ciel est sourd aux prières des foibles, nous aurons soin d'avoir une bonne armée, et de mettre à la tête un meilleur général que le duc de Cumberland, qu'il doit être envoyé contre nous, à ce qu'on assure. Je plains sincèrement le pauvre prince de Hesse : sa conversion ne sera utile qu'à lui : c'est bien dommage. Je suis enchantée d'apprendre l'heureux succès de votre négociation : elle paroîtra étrange à toute l'Europe ; mais elle est nécessaire, et par conséquent fort naturelle. Il
semble

semble que vos Allemands savent entendre raison : que Dieu les conserve dans leurs bons sentimens, et vous donne toute la santé nécessaire pour servir votre patrie, et nous procurer des amis. &c.

LETTRE XX.

Au comte de TRESSAN.**6 Mai, 1756.*

J'AI lû avec bien du plaisir votre lettre et vos beaux vers : je vous en remercirois, si je les méritois. Je savois bien que vous excelliez à écrire en prose ; mais j'ignorois jusqu'ici vos talens pour le langage des dieux et de la flatterie : vous êtes pourtant un charmant flatteur ; on ne sauroit ni vous croire, ni se fâcher contre vous. Ce que vous dites du roi

Stanislas

* Commandant en Lorraine.

Stanislas est vrai et touchant : c'est un grand homme, parcequ'il est bienfaisant et humain. Il porte sur son visage, comme sa digne fille, le caractère de la vertu : les lorrains l'adorent, les étrangers l'admirent, et souhaitent inutilement que leurs maîtres lui ressembtent. Toutes les fois que j'ai vû ce bon prince, j'ai été saisie d'un sentiment de vénération, qui est sans doute le tribut naturel que les méchans mêmes paient à la vertu. J'ai toujours eu beaucoup d'estime pour madame la marquise de Boufflers, et je suis bien sensible à son souvenir : je vous prie, mr. le comte, de lui faire mes civilités et mes offres de service.

On dit que le roi de Pologne a un nain qui est un prodige, et qui fait mille espiègeries pleines d'esprit, quoiqu'on ne puisse lui faire comprendre qu'il y a un Dieu. Je voudrois bien le voir : mais comme cela est impossible, il n'y faut pas penser. Je vous prie de m'en dire quelque chose la première fois. J'embrasse de tout mon coeur madame la comtesse et vos jolis enfans : comptez que je ne vous oublierai jamais, lorsque je pourrai vous être utile. &c.

Au
J E
moi,
fur
nous
pas
prop
coute
de l
vous
avec

L E T T R E X X I .

*Au marquis de la GALISSONIERE.**Mai, 1756.*

JE vous suis bien obligée, monsieur le marquis, de vos attentions pour moi, et charmée de votre victoire sur les anglois, pour vous et pour nous. Les dieux de la mer ne sont pas accoutumés à des défaites sur leur propre élément : mais vous les y accoutumerez. Venez, monsieur, jouir de la gloire et des récompenses que vous méritez : personne ne vous verra avec plus de plaisir que moi

Je suis, &c.

L E T T R E X X I I .

*Au comte de STAREMBERG.**Juin, 1756.*

MR. Rouillé m'a remis la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. J'ai pour vous toute l'estime qui est due au ministre d'une grande reine, dont vous avez mérité la confiance par votre intégrité et vos lumieres. Le zele avec lequel vous vous appliquez à faire réussir l'importante négociation qui se traite à présent, vous méritera la reconnoissance de votre patrie et celle de la France.

France. Il y a plus de trois-cens
ans que les augustes maisons d'Au-
triche et de France sont ennemies : le
cardinal de Richelieu avoit augmenté
la breche ; leurs intérêts les ont di-
visées, et leurs intérêts vont les ré-
unir. Jamais Charles VI. qui haïs-
soit tant la France, n'auroit imaginé
que sa fille s'allieroit avec elle : mais
ce nouveau systeme, quoiqu'extraor-
dinaire, est juste et naturel, parce-
qu'il est nécessaire, et ce prince l'au-
roit approuvé. Quant au succès de
nos armes, il est entre les mains de
la providence : mais si le ciel pro-
tege la justice et la bonne foi, il se
déclarera pour nous ; et comme il
faut

faut s'aider soi-même, nous ferons
tous nos efforts pour servir nos
amis et confondre nos ennemis.

J'ai l'honneur, &c.

M

vous

Min

méra

on

de m

chose

quis

fon d

LETTRE XXIII.

A la comtesse de BRIENNE.**Juill. t. 1756.*

MA chere amie, nous sommes tous dans la joie ; il faut que vous la partagiez. L'entreprise sur Minorque a d'abord passé pour téméraire : à présent qu'elle a réussi, on la regarde comme un présage de nouveaux succès, et comme une chose tout-à-fait naturelle. Le marquis de la Galissoniere a dissipé la flotte

* E'pouse du comte de ce nom, de la maison de Lorraine, et grand écuyer de France.

flotte angloise, et le duc de Richelieu a pris le fort S. Philippe d'assaut : ce sont-là des événemens heureux auxquels nous ne sommes pas accoutumés dans nos guerres navales avec les anglois, et qui n'en sont que plus agréables et plus importants. Nos soldats ont montré une intrépidité et une passion pour la gloire qui étonnent. Le maréchal de Richelieu voyant que la débauche et la crapule lui tuoient beaucoup de monde, et fesoient beaucoup de dégât dans l'armée, fit dire à l'ordre, que quiconque s'enivreroit à l'avenir seroit privé de l'honneur de monter à la tranchée, c'est à dire, de l'honneur
de

de f
nace
ces l
là o
Où l
auroi
va f
pour
On m
son
je lui
roi u
que
mém
lique
gran
voir

de se faire casser la tête. Cette menace a fait une telle impression sur ces braves gens, que depuis ce tems-là on n'a pas vu un homme ivre. *Où le point d'honneur va-t-il se nicher ?* auroit dit Molière. La ville de Paris va faire de grandes réjouissances ; et pour moi, je ferai de mon mieux. On m'a apporté une fort jolie chanson de Collet sur cette conquête ; je lui ai donné cinquante louis, et le roi une pension de 400 francs : il faut que tout le monde soit heureux, et même les poètes, dans la joie publique. Dites, si vous voulez, au grand homme qu'il peut venir me voir cette semaine, pourvu qu'il soit

I agréable,



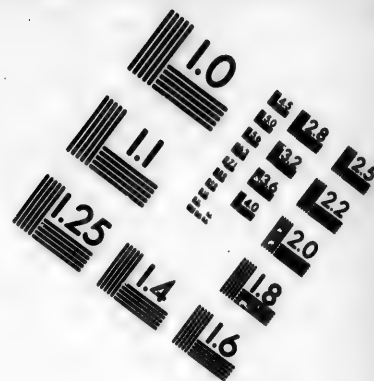
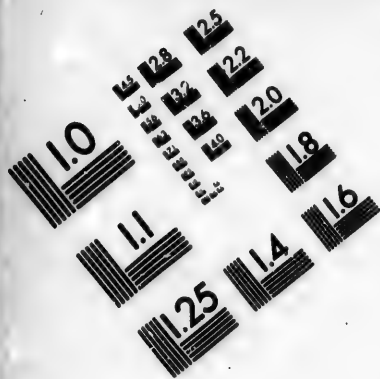
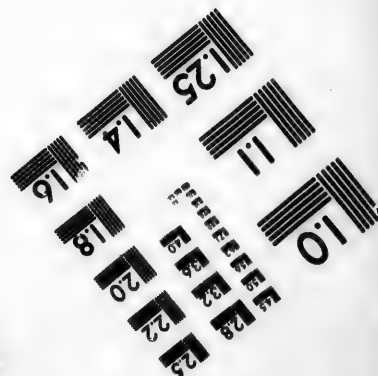
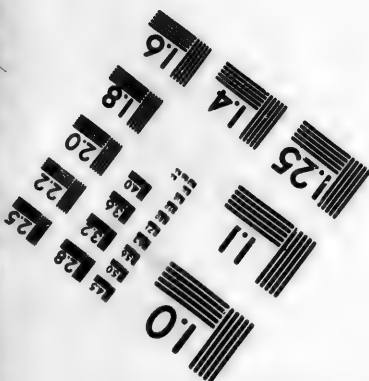
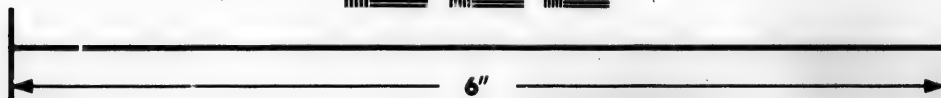
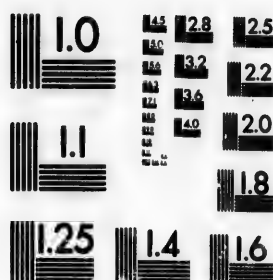


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503**

0
E 28
E 32
E 36
E 40
E 44
E 48
E 52
E 56
E 60
E 64
E 68
E 72
E 76
E 80
E 84
E 88
E 92
E 96
E 100

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

agréable, et qu'il me fasse rire.
 Adieu, ma chere amie, je baise vos
 belles mains, et votre petite fille.

Je suis, &c.

L

pû

vo

Vi

Ma

Est

chr

Ce

a a

Sal

nier

cruc

7

L E T T R E. XXIV.

Au duc de BOUFLERS. 1756.

LES nouvelles qui nous sont venues de Saxe ont affligé le roi, et je n'ai pu les entendre sans verser des larmes : vous me mandez que la cour de Vienne est indignée : je le crois bien. Madame la dauphine est inconsolable. Est-ce donc ainsi que des princes chrétiens et civilisés se font la guerre ? Ce roi de Prusse, que notre Voltaire a appelé, je ne fais pourquoi, le *Salomon du nord*, qui écrit d'une manière si humaine, et fait des actions si cruelles, a donc forcé les archives

de Dresde malgré la reine qui en défendoit l'entrée elle-même, et a entraîné cette princesse à la chapelle, où il fesoit chanter le *Te Deum* en action de graces de ce bel exploit ! Est-ce dans ce siècle de politesse et de philosophie qu'un roi, qui se fait passer pour un grand homme, a pu faire un affront si insultant et si inutile à une femme, à une reine, qui n'avoit que ses larmes et sa douleur pour toute défense ? Nous craignons tous ici pour sa santé : le grand coeur d'une princesse de la maison d'Autriche doit beaucoup souffrir au milieu de ces indignités et de ces humiliations : nous déplorons sincèrement le sort de cette illustre maison :
mais

mais j'espere que nos larmes ne seront pas stériles, et qu'elles produiront une illustre vengeance ; vous pouvez en assurer tous nos amis.

Je suis, &c.

L E T T R E X X V .

Au comte d'AFRI. 1756.

VOUS êtes un ambassadeur bien heureux, puisque vous n'avez jamais que de bonnes nouvelles à nous envoyer. Je suis charmée de vos hollandois; ils ont donc refusé nettement les six-mille hommes qu'on leur demandoit. Ce parti est fort sage, et nous met à notre aise. On ne croit cependant pas que cette affaire eût réussi avec autant de facilité, si le vieux stathouder avoit encore vécu. Il étoit anglois par le coeur; il avoit une femme angloise; et le grand

pouvoir que la dernière révolution lui avoit donné, auroit été à craindre. Mais il est mort, son fils est enfant, et les hollandois entendent leurs intérêts : j'en suis bien-aîse pour eux et pour nous.

Je ne connois pas ce gros prince allemand, qui parle si familièrement de moi, et me connoît si bien. Je n'ai jamais eu de grandes liaisons avec la nation germanique, et encore moins avec des petits-mâtres allemands. Si néanmoins il veut à toute force me connoître, et se vanter de ma connoissance, il faut le laisser

G 3 faire :

* Mr. de Reischach, ministre de l'empereur en Hollande.

faire : vous voyez que tous les étourdis ne sont pas en France.

Les suisses ont reçu ordre de se tenir prêts à marcher en Allemagne, et ils en murmurent. Il est étonnant qu'ils fassent toujours les mêmes chicanes, lorsqu'il s'agit de passer le Rhin. Le dernier roi les y avoit bien accoutumés, mais ils ne s'en souviennent plus : d'ailleurs s'ils servent bien, on les paye bien : le dernier maréchal de Noailles disoit qu'ils avoient plus gagné de louis-d'or au service de France qu'ils n'avoient perdu de gouttes de sang. Vous, qui êtes suisse, mr. le comte, vous n'en croirez rien ; mais pourtant exhortez vos compatriotes à devenir raisonnables ;

vous

vous aurez sans doute autant de pouvoir sur leur esprit, que vous en avez sur ceux des hollandois.

Les tableaux que vous m'avez achetés sont excellens, surtout le Paul Veronese : le roi les a admirés le premier, comme de juste ; et les autres les admirent actuellement à leur tour. Mais par quel hazard ces chefs-d'œuvres se trouvent-ils en Hollande pour être vendus comme des balles de soie par des marchands sans goût ? Je vous remercie de vos soins, et je vous prie de me les continuer. Vous auriez, dites-vous, envie de venir faire un tour en France pour vos affaires. Le roi vous le permettroit volontiers : mais il ne croit pas que ce petit voy-

age soit convenable dans la circonstance pour le bien de ses affaires : attendez encore un peu, et soyez sûr que je ne laisserai pas échapper la première occasion qui se présentera de vous faire plaisir.

On se propose de contracter avec les hollandois pour quelques munitions de guerre : l'embarras ne sera pas de trouver des marchands, mais de négocier le tout avec beaucoup de prudence et de secret. Je crois sans peine que la nation hollandoise est charmée de la neutralité qu'on lui a offerte, et qui a été acceptée. Un état qui a plus d'estime pour l'argent que pour la gloire, a dequoi se satisfaire tandis que ses voisins s'égorgent et
se

se ruinent. Les hollandois partagent les succès des vainqueurs sans partager les risques et les pertes des vaincus. Qu'est-ce que c'est que ce mr. de Reischach, qui m'écrit? Je ne sais pas pourquoi ce mr. de Reischach pense à moi : cependant je lui répondrai avec politesse, parceque son prince est de nos amis.

Comment passez-vous votre tems parmi ces bons hollandois? Savent-ils vivre agréablement? Peuvent-ils rire, se réjouir, oublier leur argent pour quelques momens? Je crois que la vie est fort ennuyeuse dans ce pays-là; et j'en suis fâchée pour vous, à moins que vous n'aimiez mieux les affaires que le plaisir, ce qui est très-rare

rare et très-louable. Je vous salue
cordialement, mr. l'ambassadeur, et
je vous recommande toujours les af-
faires du roi.

Je suis, &c.

N

me

hon

con

se p

seils

vien

gran

cont

le n

qui

LETTRE XXVI.

*A la comtesse de DASCHI.**Janvier, 1757.*

MA chere amie, je vous prie de partir à l'instant pour venir me voir : mon esprit est dans la plus horrible situation ; je suis surprise, confuse, désespérée : donnez-moi, s'il se peut, des consolations et des conseils. Un monstre vomi de l'enfer vient de commettre le crime le plus grand, le plus noir et le plus atroce, contre le plus aimable des hommes et le meilleur des rois. Ce bon prince, qui devoit être adoré de tout le monde,

monde, a été frappé par un scélérat, comme il montoit dans son carrosse pour aller à Marli. Au premier bruit de cet exécrationnel attentat, je cours à l'appartement du roi qu'on avoit transporté dans son lit; j'arrive toute essouffée, éperdue, et je me dispose à entrer : mais on me repousse malgré mes cris et mes menaces, de sorte que j'ai été obligée de revenir chez moi le désespoir dans le coeur. Je tremble que la blessure ne soit mortelle; car tous mes amis m'abandonnent, et je suis toute seule ici à pleurer. Hélas ! je ne pleure pas pour moi, mais pour ce cher prince : je donnerois ma vie pour sauver la sienne. Au nom de
Dieu

Dieu et de notre amitié, courez, de-
mandez, informez-vous de son état :
prenez pitié de votre amie.

Je suis, &c.

élérat,
arroffe
bruit
ours à
trans-
essou-
à en-
ré mes
ue j'ai
moi le
remble
e; car
, et je
Hélas !
s pour
ma vie
nom de
Dieu

L E T T R E X X V I I .

*A la maréchale d'ETRE'ES.**Août, 1757.*

JE vous félicite sincèrement, madame la maréchale, sur la gloire que vient d'acquérir notre ami : mon amitié pour vous et mon estime pour lui redoublent la joie que je ressens de sa victoire. Le duc de Cumberland a toujours été malheureux contre le maréchal de Saxe, et il n'a pas mieux réussi contre son meilleur élève. Mais au milieu de ma joie, je sens une vraie douleur de voir qu'on lui ôte le commandement de son armée

au m
Un h
d'am
que
qu'on
camp
qui l
C'est
brave
ment
enner
maré
laurie
lique
pour
de la
je n
la F

au moment même de son triomphe,
 Un homme, que je n'aime pas, plein
 d'ambition et de vanité, a persuadé
 que la guerre alloit trop lentement,
 qu'on auroit pu la terminer dans une
 campagne, et qu'il étoit le héros à
 qui le ciel avoit réservé cet exploit.
 C'est cet homme qui va succéder au
 brave d'Etrées, au grand étonne-
 ment de toute la France et de nos
 ennemis. Il faudra donc que notre cher
 maréchal revienne, mais couvert de
 lauriers, et honoré de l'estime pub-
 lique, ce qui est plus que suffisant
 pour dédommager les grands hommes
 de la perte de la faveur. Cependant
 je ne puis m'empêcher de plaindre
 la France, qui, à ce que je crains,
 perdra

perdra beaucoup par sa retraite. Outre ce motif, qui me rend si sensible à sa disgrâce, ma tendresse pour vous est un nouveau sujet de douleur, quand je pense à celle que vous éprouvez. Consolez-vous, ma chere amie; vous voyez que je ne suis pas toute-puissante: je n'ai pas été consultée dans cette affaire, sans quoi vous concevez bien que les choses auroient tourné autrement. Votre vertu et votre courage vous mettront au dessus des injustices de la fortune: quant à moi, je ferai tout mon possible pour la changer, et serai toujours votre sincere amie. &c.

V
du
pris
affa
batt
dans
furt
mill
mai
ceur
gag
T

L E T T R E X X V I I I .

*Au maréchal de SOUBISE.**Novembre, 1757.*

VOUS n'avez pas besoin de vous justifier avec moi, mais auprès du roi et de la France, qui sont surpris et irrités de cette malheureuse affaire de Rosbach. Un général battu est toujours un mauvais général dans l'esprit du public : les parisiens surtout sont furieux ; ils ont commis mille insolences à la porte de votre maison. Voilà quelles sont les douceurs de ma situation, et ce que je gagne à servir mes amis. Cependant

le roi vous estime toujours, et je crois
 que vous conserverez votre faveur,
 mais vous perdrez votre commande-
 ment. On vous impute beaucoup
 de fautes. On dit que le roi de Prusse
 vous a tendu un piège, et que vous
 y avez donné mal-adroitement. Il
 ne m'appartient pas de juger sur ces
 matières; mais il me semble que je
 puis dire sans erreur, qu'une bataille
 est un jeu où les perdans passent
 presque toujours pour des fots, et
 souvent peut-être injustement. J'en
 pere, mr. le maréchal, que dans une
 autre occasion vous montrerez ce que
 vous savez faire, et forcerez vos en-
 nemis à vous admirer, et ceux de
 votre roi à vous craindre. Es atten-
 dant,

dant, je ne puis m'empêcher de vous
dire que la guerre ayant été heureuse
jusqu'ici, il est bien triste pour vous
et pour la nation, que la fortune ait
commencé par vous à nous tourner
le dos, et que vous soyez le premier
qui nous fasse verser des larmes. Ne
perdez cependant pas courage : vos
amis vous seront fideles et utiles ;
comptez là-dessus. J'ai voulu vous
gronder un peu pour soulager ma
douleur ; j'ai peut-être tort, et ceux
qui vous blâment encore plus. Ve-
nez, et prouvez devant toute la
France, que vous avez fait le devoir
d'un bon général à Rosbach, et que
votre défaite est la faute de la fortune,
et non pas la vôtre : ce sera le pre-

mier plaisir que j'aurai goûté depuis la nouvelle de cette malheureuse bataille. Je vous salue de tout mon cœur : consolez-vous, espérez et portez-vous bien. Je suis bien fâchée contre votre prince Hilbourghausen : il paroît que cet homme a beaucoup de présomption et très-peu de capacité ; il a demandé le premier la bataille, et il s'est sauvé le premier ; le renard qu'il croyoit prendre, a été plus fin que lui. Je le hais, je crois, encore plus que le renard. &c.

Ad. Chamberlain

[101]

LETTRE XXIX.

A la comtesse de BASCHI. 1757.

IL n'y a pas de nouvelles à présent ; mais nous en attendons de jour en jour : Dieu veuille qu'elles soient bonnes ! Je vous dirai seulement, que je vous aime toujours ; mais ce n'est pas une nouvelle. On dit que Damien est mort comme un héros, et qu'il a souffert le plus affreux des supplices avec une constance extraordinaire : où le courage se trouve-t-il ? Ce scélérat étoit fait pour les grands crimes. On dit encore qu'avant d'aller à la Grève, il

a mangé deux perdrix et bu une bouteille de vin, considérant tous les apprêts de son supplice, comme s'ils avoient été faits pour un autre. Il faut avouer qu'il y a de grandes ressources dans le cœur de l'homme, et qu'il peut beaucoup souffrir sans trembler. On craignoit que ce misérable n'eût quelques complices cachés, qui pourroient entreprendre de le sauver. Les gardes et la maison du roi étoient sous les armes : je ne fais pas si tout cet appareil étoit bien nécessaire, à moins que ce ne fût pour rendre son supplice plus éclatant, et imprimer plus de terreur.

Savez-vous que le pauvre Baviile est mort ? Tout le monde le regrette, excepté

excepté sa femme, qui en pareil cas ne sera certainement regrettée de personne : mais elle s'en moque. Elle ne fait pas même semblant de pleurer ; elle est fort gaie, et paroît aussi indifférente à la mort de cet honnête homme, que si elle n'avoit perdu qu'une paire de gants. En vérité, il y a des femmes bien extraordinaires, et qui me font rougir de mon sexe.

Voudrez-vous bien prendre la peine d'aller voir pour moi la collection de mr. de Renecé ? Car je n'ai pas le tems pour cela. On dit qu'il a d'excellens tableaux des plus grands maîtres : je m'en rapporterai à votre jugement et à votre goût, s'il me prend envie d'acheter. Nous sommes

actuellement fort solitaires : tout le monde est à l'armée ; et en cela la guerre, si horrible d'ailleurs, est un bien, puisqu'elle nous délivre d'une foule de singes bas et rampans qu'on ne peut aimer, mais qu'il faut souffrir : j'en excepte deux ou trois qui ne sont pas des singes, et qu'on peut estimer comme des hommes de mérite. Adieu, ma chère ; venez voir votre amie, et l'embrasser sur les deux joues. &c.

sh
aid
imp
Au
H
men
que
disoit
gloire
mais
disoit
Popin
que le
été n
arm.e
fût da

LETTRE XXX.

Au maréchal de NOAILLES. 1758.

HÉLAS! vous aviez raison, mr.
le maréchal; il est malheureuse-
ment arrivé au comte de Clermont, ce
que tout le monde avoit prévu: on
disoit qu'il étoit brave et aimoit la
gloire, comme tous les Bourbons;
mais qu'il n'étoit pas bon général. On
disoit vrai, et l'événement a justifié
l'opinion publique. On rapporte
que le roi de Prusse sachant qu'il avoit
été nommé pour commander notre
armée, dit qu'il falloit que la France
fût dans une grande disette de géné-
raux,

raux, puisqu'on avoit choisi un ecclésiastique. Le comte de Charolois, qui se connoît en hommes, et qui connoissoit son frere, lui dit à son départ pour l'Allemagne: *Ab! mon frere, vous seriez mieux de dire votre bréviaire!* Le conseil étoit fort bon: mais malheureusement pour lui et pour nous, il n'a pas voulu le suivre. On rapporte même qu'il étoit à faire la débauche avec ses amis dans la tente, lorsqu'on lui annonça que l'ennemi approchoit, qu'il traita ce bruit de ridicule, quoiqu'il entendit le canon ronfler à ses oreilles; et qu'il ne se leva de table avec ses braves amis que pour prendre la fuite. C'est sans doute une plaisanterie contre

ce pauvre prince ; et cela ne peut
être vrai, parceque cela n'est pas vrai-
semblable. Il est impossible qu'un
prince du sang soit assez lâche et assez
bas pour se déshonorer ainsi lui-même
et son pays de gaieté de coeur. Il
faut vous l'avouer, mr. le maréchal,
nous commençons à appréhender
le succès de la guerre : nous sommes
battus partout, et nos premières vic-
toires ne servent qu'à augmenter le
sentiment de nos disgraces présentes,
de même qu'un homme riche qui
tombe dans la misère souffre double-
ment quand il se rappelle qu'il a
été heureux. Le fléau de la guerre
est surtout horrible pour les vaincus ;
les fonds nous manquent, les peuples
se

se découragent, et sont misérables. La guerre fait plus de mal en France en trois ans, que la paix ne fait de bien en vingt. Cependant nous voilà engagés, et quoique nous ayons très-mauvais jeu, il faut finir la partie. Le misérable point d'honneur, qui gouverne le monde, est aussi puissant sur l'esprit des princes que sur celui des particuliers; mais il est infiniment plus funeste dans les grandes querelles des peuples que dans celles des petites familles. Il est bien triste pour nous que votre âge vous empêche d'agir, mr. le maréchal: donnez nous au moins des conseils, et sauvez-nous. &c.

J
plai
veux
servi
fend
méri
perfo
A
mim
harc
chal
très-

L E T T R E X X X I .

Au duc de BOUILLON. 1759.

JE vous prie de croire que je me ferai toujours un devoir et un plaisir de vous obliger; mais je ne veux point de remerciemens : les petits services que je peux rendre, je les rends de bon cœur; je les dois au mérite, et quand je paye mes dettes, personne ne m'est redevable.

Au milieu de nos calamités, nos ministres veulent frapper un coup hardi : c'est un projet du vieux maréchal, qui, comme vous savez, est très-fertile en projets : je souhaite que

cette

cette fois-ci il soit plus heureux :
 L'entreprise sera noble, mais peut-
 être téméraire : Louis XIV. en a
 donné l'exemple, et s'en est repenti ;
 Dieu veuille que Louis XV. ne se
 repente pas. Quoiqu'il en soit, la
 chose est résolue, et la flotte se pré-
 pare. Croyez-vous que votre parent,
 le grand et infortuné prince Charles
 Edouard, nous aime encore assez
 pour s'exposer à faire une seconde
 visite aux anglois. L'expédition est
 dangereuse, mais grande, et digne de
 lui. Son nom, sa réputation, son
 mérite et sa valeur nous donneroient
 beaucoup à espérer. Des hommes
 bas et jaloux font courir le bruit qu'il
 ne s'amuse actuellement qu'à boire.

et à faire des folies à Bouillon : mais des hommes bas et jaloux ne méritent pas d'être crûs ; je l'ai éprouvé plus d'une fois. Si ce prince s'ennuie de sa retraite et de son obscurité, voici peut-être la dernière occasion qu'il aura de changer sa fortune. Sondez adroitement son esprit, voyez quelles sont ses dispositions à notre égard, et s'il est toujours déterminé à n'être plus, comme il le disoit, *l'épouvantail des anglois*. Comme il a pris un ministère de l'église anglicane, et qu'il semble avoir entièrement abjuré le pape, son nom n'effaroucheroit plus tant les esprits, et peut-être le verroit-on de meilleur oeil qu'auparavant : du moins il leur a ôté un grand pré-

texte. La première fois que vous viendrez ici, et il faudroit que ce fût bientôt, on vous parlera plus amplement. Je suis toujours, mr. le duc, avec le plus sincère attachement, &c.

P.S. Je vous prie de faire mes très-humbles civilites à madame la duchesse: l'aimez-vous toujours autant qu'elle le mérite? Quand aurai-je le plaisir de l'embrasser?

A m

V

suis b
est u
excell

que
de ne

losof

Si l'a

égard

prend

honn

To

LETTRE XXXII.

A mr. DUCLOS, secrétaire de l'académie françoise.

VOUS m'avez fait un beau présent, monsieur, et je vous en suis bien obligée. Votre petit livre est un livre d'or; c'est un portrait excellent d'un original que je hais et que je méprise: vous êtes heureux de ne connoître ce monde qu'en philosophe, et de n'être que spectateur. Si l'académie veut bien avoir quelque égard pour ma recommandation, je prendrai la liberté de lui proposer un homme que j'estime beaucoup, qui a

bien servi le roi, et qui s'est fait un beau nom dans la littérature. Une place parmi vous, messieurs, est le *cordons bleu* des gens de lettres : ils y aspirent tous, quoique peu l'obtiennent et le méritent. Celui que je vous recommande le mérite sans contredit, et j'attends de votre justice qu'il l'obtiendra.

Je suis, &c.

M
obb
resp
pér
nan
qua
din
avie
se
por
roi,

L E T T R E XXXIII.

*Au duc de BROGLIE.**Mars, 1759.*

MONSIEUR le duc, le roi et la nation vous ont de grandes obligations : votre victoire nous fait respirer, et nous donne un rayon d'espérance au milieu des calamités étonnantes qui fondent sur la France des quatre coins du monde. Le prince Ferdinand a donc vû à Berghen que nous avions encore des hommes qui savoient se battre et vaincre. Le service important que vous venez de rendre au roi, ne restera pas sans récompense.

Il est fort satisfait de votre conduite ; les peuples sont dans la joie, et pour moi je vous servirai de tout mon pouvoir par justice et par inclination. Vous êtes d'une famille, qui a produit plus d'un grand homme ; vous imitez les mêmes exemples, et vous irez encore plus loin. Je vous remercie bien de la relation que vous m'avez envoyée ; elle est charmante pour le fond et pour la forme : le vieux maréchal dit que vous vous battez, et que vous écrivez comme César. Tous nos maréchaux sont jaloux ; c'est-là votre plus grand éloge : en effet ils doivent l'être ; il ne leur est jamais arrivé de battre l'ennemi, et surtout un homme comme le prince

Ferdinand,

Fer
d'un
sage
vict
avan
des
qu'o
Vou
l'exe
duite
vous
prie,
au n
haite
d'hon

Ferdinand, avec une armée inférieure d'un tiers. On admire surtout la sagesse de votre conduite après la victoire, afin de vous en assurer les avantages. On gagne tous les jours des batailles, mais il est assez rare qu'on en profite comme il faut. Vous avez donc donné aux françois l'exemple de la valeur et de la conduite, et nous sommes charmés de vous avoir cette obligation. Je vous prie, monsieur le duc, de me compter au nombre de vos amis, et je souhaite que Dieu nous donne beaucoup d'hommes qui vous ressemblent.

Je suis, &c.

LETTRE XXXIV.

*A la maréchale de CONTADES.**Amst., 1759.*

LES malheurs qui fondent coup sur coup sur notre pauvre patrie, consternent toute la nation, mais pour moi, par ma situation ils m'affligent doublement. Il semble que je les ressente deux fois, parceque j'ai souvent part au choix des hommes, et que je suis presque toujours trompée. Le peuple dans son injuste et extravagant dépit va jusqu'à m'accuser de vendre à l'ennemi le sang et la gloire de la nation : je

lui

lui pardonne, mais je ne pardonne pas si aisément à ceux qui par leur misérable conduite le jettent dans le désespoir. Cette horrible défaite de Mindén est le plus funeste échec que vous ayons encore reçu de toute la guerre : je suis bien fâchée, et pour vous et pour moi, que ce soit mr. de Contades qui ait été là. Tout le monde parloit bien de lui ; on vantoit partout sa valeur et ses talents. J'ai dit un petit mot en sa faveur, et il est parti avec une confiance que je partageois, et qui a été bien trompée. Il court un billet que le prince Ferdinand écrivit la veille de la bataille à Freitag, par-

2 coeur,

coeur, que notre maréchal pût justifier clairement sa conduite, ce qui est bien difficile.

Je suis, &c.

LETTRE XXXV.

Au maréchal de BELLISLE. 1759.

JE suis bien sensible à la catastrophe de ce pauvre Thurot: on m'a recommandé sa famille, et malgré le malheur des tems, je ferai mon possible pour la consoler un peu de la perte de ce brave homme, qui méritoit un meilleur sort. Il a fait des prodiges avec trois petites frégates, et a tenu en échec la flotte angloise pendant plus d'un an. J'ai dans l'idée que s'il eût eu le commandement de l'escadre de Brest, les choses auroient pris un autre tour. Il a vécu et il

est mort en héros ; les anglois mêmes le craignoient et l'admiroient : c'en est assez pour sa gloire, mais ce n'en est pas assez pour celle de la France : il étoit la dernière espérance de notre marine, et malheureusement il n'est plus. Je le répète, je veux prendre soin de sa famille : les grands hommes sont rares ; il faut honorer leur mémoire, et inviter par-là les autres à le devenir. Je voudrois n'avoir d'autre soin que celui de faire du bien ; c'est le seul qui me convienne, et qui me soit agréable. Votre département, mr. le maréchal, est de diriger le gouvernail de l'état au milieu de la tempête : la manœuvre devient plus difficile de jour en jour. Sauvez-nous
du

du naufrage ; c'est tout ce que nous
osons espérer et demander.

J'ai achevé de lire le mémoire sur
le nouvel impôt : je crois qu'il y a
de bonnes choses ; mais il y a trop
d'obscurité et trop peu de détails. Je
vous en parlerai encore.

Je suis, &c.

V

l'est c
Vous
d'une
quel
vous
le no
que
trouv
votre
arrête
nées.

L E T T R E X X X V I .

Au duc de RICHELIEU.

VOUS m'avez écrit une lettre singuliere, et votre conduite l'est encore plus depuis quelque tems. Vous avez la foiblesse d'être jaloux d'une femme : mais je vous demande quel droit vous ayez de l'être. Vous vous croyez capable de regner sous le nom du roi, et personne ne le croit que vous. Cependant vous me trouvez toujours, dites-vous, dans votre chemin, et je suis la seule qui arrête le cours de vos grandes destinées. Monsieur, mettez la main sur
là

la conscience, et écoutez-moi : apprenez d'une femme à être vrai et modéré.

J'ai un peu de crédit, je l'ai toujours employé pour servir ceux que j'en croyois dignes. Souvent, je l'avoue, j'ai eu le malheur de me tromper, et j'ai pris de petits ambitieux pour des gens de mérite. Vous n'êtes pas le seul qui soyez de ce nombre ; mais vous êtes le seul qui ayez été basement ingrat, et qui ayez attribué à votre mérite personnel les faveurs que vous deviez à la bonté et à la foiblesse des autres. Si j'étois aussi puissante que vous le prétendez, j'aurois donc pu punir les insultes que j'ai reçues de vous ; et je le pourrois encore.

Cependant vous avez gardé toutes vos places, vous en avez obtenu de nouvelles ; vous avez eu de grands commandemens, et vous en avez encore. Si je suis si puissante, je ne suis donc pas vindicative, comme vous le dites ; et si je suis vindicative, je ne suis donc pas puissante ; puisque vous avez conservé votre faveur et vos emplois, et que vous osez impunément cabaler contre moi : tirez-vous de là. Vous m'accusez hautement d'ingratitude : mais, mr. le duc, permettez-moi de vous dire que je ne vous dois rien. D'ailleurs, si je vous avois d'aussi grandes obligations que vous prétendez, la conservation de votre faveur à la cour prouveroit que je suis reconnoissante.

noissante. Je fais de quelles obligations vous voulez parler : mais un homme qui a un peu de respect pour lui-même, au lieu de s'en prévaloir, devrait en rougir. Pour moi, j'en ai rougi depuis longtems pour vous, et je desire de m'en repentir pour moi-même. Voilà quels sont mes sentimens, sur lesquels je vous prie de vous régler en vous recommandant de devenir, s'il est possible, raisonnable, juste et modeste. &c.

LETTRE XXXVII.

A la comtesse de BASCHI.

J'AI vu madame de Lussac, qui m'a donné un baiser pour elle et un pour vous : je lui ai fait beaucoup de caresses, parcequ'elle est votre amie, et qu'elle veut bien être la mienne. En vérité, ma belle comtesse, vous avez de jolies amies : la beauté cherche la beauté : cela n'arrive gueres parmi les femmes, mais vous n'êtes pas une femme comme les autres. Vous avez, avec toutes les graces de notre sexe, tout le mérite d'un galant homme, et c'est

TOM. I.

K

furtout

surtout pour cela que je vous aime.
 La mort de madame de Crussol est
 étrange. Comment ! enlevée en deux
 jours par une petite fièvre. Les
 amours ont sans doute bien répandu
 des larmes : que les belles femmes
 qui se portent bien vont avoir peur !
 Je vois avec douleur qu'il n'y a rien
 de durable sur la terre : on apporte au
 monde un joli visage, et voilà qu'il
 se ride en moins de trente ans, après
 quoi une femme n'est plus bonne à
 rien. Ceci m'afflige : parlons d'autre
 chose. Savez-vous bien qu'après le
 plaisir de vous voir, ou de vous
 écrire, un des plus grands pour moi
 est à présent la lecture. Voilà comme
 les goûts changent : je ne pouvois
 pas

pas
 fav
 encl
 per
 crois
 plus
 plus
 Ecoss
 Lind
 génér
 lon ?
 bien
 si je
 aurois
 caract
 que
 à son
 main

pas lire à dix-huit ans. Mon auteut favori est Voltaire: c'est un homme enchanteur qui plaît toujours, et qui persuade tout ce qu'il veut: je ne crois pas qu'un homme puisse avoir plus d'esprit, plus d'éloquence, et plus d'humanité. Avez-vous lu son *Essai*? Connoissez-vous la tendre Lindane, le malheureux Montrose, le généreux Murray et le vilain Frélon? Tout cela est charmant: j'ai bien pleuré. Ce maraud de Frélon, si je l'avois eu auprès de moi, je lui aurois craché au visage; car son caractère fait peur. Je suis étonné que Voltaire fasse de si belles choses à son âge, et qu'il soit si gai, si humain; car la vieillesse est dure, et

toujours de mauvaise humeur. Tous les vieux visages que j'ai connus étoient chagrins, bizarres, bourrus, ne rioient jamais, et haïssoient surtout les jeunes gens. Croyant que c'étoit un effet naturel de l'âge, je craignois presque autant de devenir alors aussi ridicule par l'esprit que par la figure. Mais l'exemple de mr. de Voltaire me rassure, et fait voir que c'est le vice de l'homme, et non pas de l'âge : il est rare qu'on tâche de vieillir de bonne grace. Je ne voudrois pas répondre que je serai gaie ; mais je tâcherai d'être contente et résignée. Cependant entre nous, je crois que cela est plus difficile à une femme qu'à un homme. Pour
revenir

revenir à l'*Ecoffaise*, (car je suis en train de causer ;) si vous ne l'avez pas lue, lisez-la ; et, si vous l'avez lue, relisez-la encore, vous y trouverez de nouvelles beautés ; après quoi faites une prière pour la conservation de l'auteur, qui est très-bon chrétien, quoi que disent les ignorans et les jaloux.

Mais à propos de chrétiens, sachez-vous que la jeune marquise de Pecquigni a quitté le rouge et couvre sa gorge ? Elle étoit hier à la messe du roi, belle et modeste comme un ange, et prioit Dieu avec une dévotion qui fesoit enrager les hommes, et plaisoit beaucoup aux autres femmes par le même motif : car c'est une redoutable

rivale de moins. Je vous embrasse
tendrement, ma chere comtesse ; vous
voyez par la longueur de ma lettre
combien je vous aime. &c.

C
écri
jour
cle
cont
maré
n'y
son
plus
qu'a
d'air

LETTRE XXXVII.

A la même.

COMME je m'ennuie, et que j'ai la migraine, je m'en vais vous écrire; c'est un remède qui m'a toujours réussi. Il se passa hier au cercle une scène que je veux vous raconter la première. Il y avoit un maréchal de France qui a perdu, il n'y a pas longtems, une bataille et son honneur. Cependant il paroît plus fier et plus content de lui-même qu'auparavant: il y a des fronts d'airain. La duchesse de S....*

K 4 qui

* St. Simon.

qui ne perd jamais l'occasion de se réjouir aux dépens des autres, se tourna vers la mère du héros, et lui dit gravement : " Hélas, madame, " comment reçûtes-vous la nouvelle " de la disgrâce de mr. votre fils ? " Dormiez-vous ? Mangiez-vous ? " Vous cachiez-vous de honte ? " Aviez-vous envie de mourir ? " Tout cela fut dit avec le ton que vous savez. Le maréchal, qui est philosophe, n'a pas voulu se quereller avec une femme : mais il alla se plaindre au roi, qui se mit à rire, et lui demanda s'il avoit peur de la langue d'une femme.

J'aurai soin de la petite Valbelle, parcequ'elle est belle et douce, et que

que vous la recommandez : cependant je vous dirai en passant que j'ai déjà bien des filles, dont je ne suis pas la mere, et que les tems sont difficiles. Mais après tout, il faut faire du bien, et j'en ferai tant que je pourrai. L'éclat de la cour a d'abord ébloui la petite personne, comme il arrive à tous ceux qui la voient pour la premiere fois : j'ai eu aussi cette foiblesse, mais il y a long-tems que j'en suis guérie. J'espere que cette jeune fille regardera bientôt avec indifférence ce qu'il faut lui permettre d'admirer quelques momens. Mais si cette folie lui dure deux mois, je la renverrai comme indigne de votre amitié et de la mienne.

Adieu,

Adieu, ma chere; le pauvre marquis
 veut vous faire ses complimens mal-
 gré moi, et ce ne soit peut-être que
 des complimens: mais moi je vous
 embrasse avec toute la tendresse pos-
 sible, comme aussi votre petite fille:
 je souhaite qu'elle ressemble à sa
 mere. &c.

LETTRE XXXIX.

Au marquis de BEAUFORT. 1760.

J'AI reçu avec bien du plaisir votre lettre et votre beau mémoire sur vos négociations en Espagne : il paroît que ce grand coup de politique réussira plus facilement qu'on ne l'avoit crû. Après tout, c'est l'intérêt de toute la maison de Bourbon en général, comme c'est la seule ressource de celle de France en particulier. Ce *pacte de famille* étonnera les anglois : mais il ne s'agit pas seulement de les étonner ; il faut encore les faire craindre. On trouve

que

que le plan est très-bien concerté dans toutes ses parties. Le roi de Portugal, qui est le premier sujet des anglois et leur tributaire, sera forcé de se déclarer ; et, quoi qu'il arrive, ceci produira une diversion qui ne peut être qu'avantageuse à la France, et embarrassante pour ses ennemis. On admire ici l'intelligence et la pénétration avec lesquelles vous conduisez cette grande affaire, malgré les difficultés sans nombre que vous trouvez dans l'irrésolution du conseil d'Espagne et la faction angloise. La faveur du roi et l'estime générale de votre patrie seront votre récompense : souvent un bon négociateur est plus utile à un état qu'un bon général,

général
la fo
mes
rons
vez-
et p

général, et fait réparer les injures de la fortune. Je vous prie de faire mes civilités à notre ami ; nous espérons lui devoir notre salut. Conservez-vous pour le service de votre roi, et pour le bien de votre nation.

Je suis, &c.

LETTRE XL.

*Au marquis de CASTRIES.**Novembre, 1760.*

JE vous remercie de votre lettre, et surtout de votre victoire*. Cette petite affaire, que vous venez d'avoir avec le prince de Brunswick est une consolation dans le torrent de calamités qui fondent sur nous de toutes parts. Le roi est fort content ; et quant à moi, je suis charmée que ce soit à vous que nous ayons cette obligation : vous n'avez pas trompé nos espérances comme tant d'autres.

Les

* à Clostercamp.

Les p
ont fa
que le
bon d
dit de
d'Au
fert.
toujo
pas d
Il y
vous
petite
gens
binet
nable
êtes
touj
en

Les prodiges de valeur que vos troupes ont faits dans cette occasion, montrent que les françois n'ont besoin que d'un bon chef pour bien se battre. On dit des merveilles du brave régiment d'Auvergne, qui a aussi le plus souffert. Le prince de Brunswick est toujours à craindre, et sa retraite n'est pas celle d'un homme qui a peur. Il y a des gens qui prétendent que vous auriez pu tailler en pièces sa petite armée : mais je crois que ces gens qui font la guerre de leur cabinet, ne sont ni justes, ni raisonnables. Adieu, mr. le marquis, vous êtes un homme admirable ; envoyez toujours de pareilles nouvelles ; nous en avons grand besoin. Tout le

I monde

monde vous aimoit, à présent on vous
estime beaucoup; et je connois une
personne qui fera tout son possible
pour travailler à votre fortune, tan-
disque vous travaillerez à votre
gloire. &c.

JE
roi
change
crois q
peu à
dre.
très-dis
peuple
le roi
l'esprit
est con
très-jeu
Tom

LETTRE XLI.

*Au comte d'AFRI.**6 Novembre, 1760.*

JE ne fais pas si la mort du vieux roi George occasionnera quelque changement dans nos affaires : je crois que nous aurons toujours très-peu à espérer, et beaucoup à craindre. Le gouvernement anglois est très-différent des autres. C'est le peuple qui fait la guerre plutôt que le roi : les princes meurent, mais l'esprit général subsiste, et cet esprit est contre nous. Le nouveau roi est très-jeune ; il doit haïr Pitt autant

Tom. I.

L

que

que son grand-pere le haïssoit ; mais ce ministre conservera son poste malgré lui, parcequ'il a la faveur populaire. Le seul moyen de nous procurer la paix seroit de vaincre : les victoires sont plus efficaces pour cela que les plus habiles négociations. Vous dites que les coeurs des hollandois sont pour nos ennemis : cela est étonnant, mais possible. Est-ce parceque les anglois désolent leur commerce, enlèvent leurs vaisseaux, et leur font déjà sentir qu'ils aspirent au commerce général et exclusif de l'Europe ? Au reste, c'est la faction d'Orange qui nous veut du mal : les états sont pour nous ; la canaille n'est rien, elle hait et aime sans justice et sans

sans rais
roissent
à cause
vous qu
jusqu'à
minez to
le roi, e
vous effi

sans raison. Les états-généraux paroissent fort irrités contre les anglois à cause de leurs pirateries: croyez-vous que leur indignation puisse aller jusqu'à une rupture? Voyez, examinez tout, continuez à bien servir le roi, et à faire honneur à ceux qui vous estiment.

Je suis, &c.

L a

L E T T R E X L I I .

Au duc de WIRTEMBERG. 1760.

J'AI reçu avec beaucoup de plaisir et de respect la lettre, dont votre altesse m'a honorée. J'admire votre généreuse résolution, et la bonté avec laquelle vous voulez bien m'en faire part. Vous embrassez la cause de l'empire et la nôtre avec un zèle, qui, à ce que j'espère, vous apportera autant d'utilité que de gloire. Vos troupes seront traitées comme les nôtres ; et, si elles en partagent les travaux et les périls, elles en partageront aussi l'honneur et les avantages.

Mais

Mais
de pa
feriez
à Pari
détails
bouch
négoti
que vo
la fort
jusqu'
bonne
se lais

Mais je crois, monseigneur, qu'avant de partir pour l'armée, vous ne feriez pas mal de venir nous voir à Paris : il y a mille choses, mille détails, qu'il vaut mieux traiter de bouche que par écrit, ou par des négociateurs. Nos ministres espèrent que vous ramènerez dans notre armée la fortune, qui nous a été si contraire jusqu'à présent : je l'espère aussi ; de bonnes troupes et un bon général ne se laissent pas vaincre aisément.

Je suis, &c,

L 3

Mais

LETTRE XLIII.

Au duc de BELLISLE.

EN vérité vos feseurs de projets
sont des gens admirables ; il n'y
a rien d'impossible pour eux ; ils
trouvent des moyens pour tout ; et je
ne doute pas que, si le roi avoit envie
de la tour de porcelaine de Nankin,
ou de la vigne de diamans du grand
mogol, ces messieurs ne trouvassent
la chose fort facile, et ne donnassent
une méthode pour les transporter à
Paris. Le mémoire en question est
un chef-d'œuvre d'impertinence, et ne
peut avoir été enfanté que dans le

cerveau

cerve
fons.
voir
que,
l'état
roi
ans.
rout
bien
d'en
auta
gran
Cet
ni
aut
lan
dab
ter

cerveau d'un habitant des petites maisons. C'est une chose plaisante de voir un homme proposer sérieusement que, pour acquitter les dettes de l'état, il faudroit seulement que le roi fit banqueroute tous les quinze ans. Si le roi feroit une banqueroute suivant ce système, je crois bien qu'on le mettroit hors d'état d'en faire une seconde. Il vaudroit autant proposer d'aller voler sur les grands chemins tous les quinze ans. Cet homme ne doit avoir ni honneur ni bon sens. Je me rappelle un autre projet qui me fut adressé d'Hollande l'année dernière, et que je pris d'abord pour une mauvaise plaisanterie sur la misère du royaume : mais

j'appris ensuite qu'il venoit d'un fou qui mouroit de faim à Amsterdam. Il prétendoit fournir au roi deux-cens millions annuels par une seule taxe et sans fouler le peuple. La chose étoit la plus simple du monde. Il ne s'agissoit que de publier un édit pour obliger tous les sujets à réciter tous les jours un *rosaire*, faute de quoi ils payeroient cinq sous pour chaque omission. Comme les françois ne sont pas dévots, disoit l'auteur, ils feront presque tous les jours en faute, ce qui produira des sommes immenses. Il finissoit par demander une place pour sa peine, et on lui offrit une place à Bicêtre. Le grand point est de trouver de l'argent, et non pas de

de faire des projets. Chaque nouveau contrôleur général promet des merveilles; mais il se trouve embarrassé dès le premier pas, et on est obligé de s'en défaire pour le remplacer par un autre, à qui un troisième succède bientôt. Les finances sont dans un désordre épouvantable; les peuples sont pauvres, murmurent, et vont chez l'étranger chercher une meilleure patrie; notre crédit est perdu; les anglois sont heureux, et nous sommes sans ressource et sans espérance. Je ne crois pas que la guerre de la succession ait été plus fatale que celle-ci. Que faire pour sauver la France? Il nous faudroit la paix: mais comment l'obtenir, et comment

comment continuer la guerre ? Le bon coeur du roi souffre cruellement dans ces calamités publiques : n'y auroit-il pas moyen, mr. le duc, de le soulager en soulageant son peuple ? Je serois bien-aise de vous voir : j'ai mille choses à vous dire. &c.

L E T T R E XLIV.

A la comtesse de BASCHI. 1760.

JE suis bien fâchée, mais cependant je ne puis m'empêcher de rire un peu de l'accident qui vient d'arriver à ce pauvre duc de Wirtemberg, que nous avons vû si brillant à Paris l'hiver dernier. Il a été puni de sa témérité. En vendant au roi ses douze-mille hommes, il stipula qu'ils formeroient un camp et un corps à part ; ce qui lui fut accordé. Le roi de Prusse apprenant qu'il s'étoit mis à la solde de France, après avoir été à celle de l'impératrice, écrivit ce
billet

billet au prince Ferdinand de Brunswick : " Le duc de Wirtemberg est,
 " dit-on, avec les françois : le prince
 " héréditaire mon neveu feroit bien
 " de lui donner une petite leçon."

Il vient de recevoir cette leçon, sans en être plus sage. Le maréchal de Broglie lui écrivit après son désastre pour l'inviter à se réunir à son armée, et à ne plus camper à part, de peur des conséquences ; ce qu'il refusa : sur quoi le général françois a reçu ordre de renvoyer cet ami incommode et inutile dans son pays. Mais laissons là le duc de Wirtemberg, Je viens de lire le *Russe à Paris*, et je trouve qu'il ne raisonne pas mal pour un russe : il a bien raison ; la

France

France n'est plus qu'un vaste tombeau, où on trouve encore les épitaphes des grands hommes qu'elle a produits, et dont la race est presque éteinte : il n'y a plus que bassesse, lâches artifices, intrigues puériles, livres impertinens, et une extrême misère. O France ! qu'est devenue ta gloire ? Vous vous moquez de moi, madame, avec votre comédie des *Philosophes* : c'est un libelle grossier et sans esprit, j'ai bien eu de la peine de la lire jusqu'au bout, et je suis étonnée que les magistrats aient permis la représentation d'une satire personnelle. Mais quel est donc ce Palissot, qui se donne pour le protecteur de la religion et de la vertu contre

des

des gens de lettres qui passent pour religieux et vertueux ? Cet homme-là a mauvaise réputation. On a voulu me présenter mr. Palissot comme le bel-esprit à la mode : mais j'ai refusé de le voir ; j'aimerois autant, Dieu me pardonne, voir l'illustre mr. Fréron. Avez-vous été chez la Dorigni ? Le comte est-il toujours de bonne humeur ? Quand vous verrai-je ? M'aimez-vous toujours ? Voilà bien des questions de femmes. Adieu, vous savez que, *femina cosa garrula, e loquace.*

V
mig
J'éc
pap
des
liere
qui
me
raif
pre
ne
bie

LETTRE XLV.

A la même.

1760.

VOUS me demandez à quoi je m'occupe quand je n'ai pas la migraine, ni mauvaise compagnie. J'écris, madame; je barbouille du papier, comme tant d'autres: je fais des mémoires sur ma fortune singulière, et sur les choses que j'ai vues qui sont plus singulières encore. Il me semble que c'est une occupation raisonnable pour une femme qui a presque passé l'âge de plaire, et qui ne s'en soucie pas du tout. Je dirai bien des vérités désagréables pour certaines

certaines gens ; mais je ne veux ni mentir, ni flatter des fots ou des malhonnêtes gens. Cependant ces mémoires ne verront la lumière que lorsque je ne la verrai plus : par-là j'éviterai les reproches, ou le petit ressentiment des petits hommes bas et haïssables, dont je fais mention dans mon histoire véritable ; car les morts se moquent des vivans. Mais vous, madame, que faites-vous dans vos heures de loisir, qui sont assez fréquentes ? car vous n'êtes pas embarrassée de vivre avec vous-même. Lisez-vous le charmant hermite * de Fernay ? Pensez-vous à moi ? Priez-vous pour moi ?

* Mr. de Voltaire.

vous Dieu pour ceux qui vous
aiment ? Toutes ces occupations
sont bonnes et louables : c'est pour-
quoi je devine que ce sont les vôtres.

J'ai honte que de jeunes personnes
me donnent tous les jours l'exemple
de la fuite du monde, sans que j'aie
le courage de les imiter : je le mé-
prise sincèrement, mais je voudrais
faire plus. La belle comtesse de
Neuville vient tout à coup de se jeter
dans la haute dévotion ; elle entend
tous les jours quatre messes, com-
munit toutes les semaines, et ne jette
jamais la vue sur un homme : elle ne
voit que son mari et son confesseur.
Je loue beaucoup sa résolution et son
courage : mais j'ai peur qu'elle ne

persévère pas, et ce seroit bien dom-
mage. Convertissons nous aussi,
mais sans faire de bruit, ni d'éclat, et
sans affecter rien. Adieu, ma très-
chère; si cet avis ne vous plaît pas,
dites mieux. &c.

L

teux

allon

tine

de la

chan

ordre

seau

que

dans

mon

l'exce

L E T T R E XLVI.

A M^r. BERRIER. 1761.

L E S françois sont admirables : le bon peuple ! Qu'un roi est heureux d'avoir de pareils sujets ! Nous allons donc avoir une puissante marine qui sera un présent volontaire de la nation. Je suis surprise et enchantée de ce zele qui anime tous les ordres de l'état pour fournir des vaisseaux à l'état. Ceux qui prétendent que l'amour de la patrie est plus fort dans les républiques que dans les monarchies, n'ont qu'à me citer l'exemple d'un état libre, où les par-

ticuliers aient fourni trente vaisseaux de ligne de leur plein gré, sans même en être priés, s'ils veulent que je les croie. Le roi est attendri : jamais il n'a tant aimé son peuple. Cependant je crains que ce secours ne vienne trop tard : au reste il ne sera pas perdu pour cela, et servira dans une autre occasion. Les anglois haïssent les françois de tout leur coeur, et les françois les détestent sincèrement : ils sont toujours en guerre, du moins en intention ; et quand ils mettent bas les armes par lassitude ou par épuisement, c'est pour les reprendre avec plus de fureur. Mais, monsieur, ne pourroit-on pas tenter quelque entreprise pour le moment ?

L'Angle-

L'Angleterre est entièrement dégarnie : ses flottes nous poursuivent dans les deux indés. Ne pourrions-nous pas profiter de l'occasion pour faire une seconde tentative qui ne seroit peut-être pas aussi infructueuse que la première. Voilà ce qui m'a passé par la tête depuis quelques jours ; et si c'est un rêve, c'est du moins le rêve d'une bonne françoise, Faites en ce que vous voudrez, ou ce que vous pourrez ; je n'en parlerai à personne, pas même au grand seigneur. Madame de Carouge demande un emploi pour son fils, je crois qu'il le mérite : c'est une famille, où le courage est héréditaire, et qui a toujours bien servi. Pour l'expérience,

ence, elle viendra ; il est jeune. J'aime les jeunes gens ; ils sont dociles, et aiment à s'instruire. Pour les vieux ils sont intraitables ; quand ils ont une fois pris leur pli, ils sont insupportables en affaires comme en amour.

Ce que vous appelez ma faveur, c'est peu de chose : ce n'est pas elle qui vous soutient, mais votre mérite ; vous lui devez tout, pensez-y bien. Quelquefois on m'écoute, souvent on me contredit : quelquefois je donne de bons conseils, souvent on m'en attribue de mauvais : mais en général comptez que mon pouvoir est bien borné, et je ne serois pas fâchée qu'il le fût davantage, afin de ne vivre que

que pour moi. Cependant j'aime et
 sers de tout mon pouvoir ceux qui
 servent bien le roi et l'état. Comme
 vous êtes de ce nombre, il m'est im-
 possible de ne pas vous vouloir du
 bien : laissez crier vos ennemis et les
 miens, et continuez à vous rendre digne
 de l'estime des honnêtes gens.

Je suis, &c.

M 4

LETTRE XLVII.

Au comte de S. FLORENTIN.

MONSIEUR le comte, je
 VOUS recommande un jeune
 homme qui donne de grandes espé-
 rances. J'aime ses protecteurs, et
 j'ai beaucoup d'estime pour sa famille,
 où l'honneur et les talens sont comme
 naturels. Ces motifs vous suffiroient
 pour l'avancer : mais il falloit vous
 le faire connoître. Je reçois dans
 ce moment une lettre de mr. de Paris
 qui me demande familièrement des
 choses impossibles, quoique je lui
 eusse déjà dit que je n'avois ni le
 pouvoir

pouvoir ni l'inclination de le servir, Je vous prie de le lui dire encore, car je ne veux pas lui répondre. J'admire la sainte hardiesse de ces messieurs : quand une fois ils se sont mis dans la tête qu'ils soutiennent la cause du ciel, ils parlent et ils agissent avec une hauteur que Dieu ne doit pas approuver, et qui est certainement insupportable aux hommes. Ce ne sont pas des graces qu'ils demandent, mais des ordres qu'ils donnent. Je m'imagine, mr. le comte, que votre département doit être le plus désagréable de tous : car si vous voulez parler raison aux ecclésiastiques, il vous contredisent par un passage de la Bible : je suis en peine de

de savoir si cette race d'hommes est aussi nécessaire au monde qu'elle lui est incommode. Il est vrai que nous avons l'autorité en main, ce qui les fâche beaucoup : gardons-la avec soin, et faisons-la craindre, de peur qu'ils ne se fassent craindre à leur tour, et ne soumettent le sceptre à la mitre.

Mais à propos de mon jeune homme, si vous n'avez rien pour le présent qui lui convienne, il attendra : je ne vous demande pas de déplacer personne, ni de faire une injustice à un autre pour m'obliger.

Je suis, &c.

LETTRE XLVIII.

Au cardinal de BERNIS.*

VOTRE situation me touche,
quoique vous l'avez méritée;
et si je pouvois changer votre fortune,
je le ferois encore, comme si vous en
étiez digne : mais il y a des choses
que je ne puis ni demander, ni ob-
tenir. Souvenez-vous de ce que vous
étiez il y a quelques années : vous
étiez pauvre, mais heureux et ai-
mable : votre ambition et mes bontés
vous ont gâté. A peine avez-vous
été

* d'abord ambassadeur à Vienne, puis
ministre d'état.

été employé dans les affaires qu'on s'est apperçu qu'il y avoit une grande différence entre le talent de faire de petits vers et celui du gouvernement. Les fautes que vous commettiez tous les jours dans le département le plus difficile de tous m'affligeoient : mais je n'osois vous croire incapable, et j'attribuois au défaut d'expérience ce que j'aurois dû attribuer au défaut de lumieres. J'espérois toujours, jusqu'à ce qu'on a été obligé de vous renvoyer. Vous n'ignorez pas que j'ai personnellement beaucoup à me plaindre de vous : néanmoins tout mon ressentiment se borne à ne parler de vous ni en bien ni en mal. J'ai gardé le silence qui me convenoit, et
 si

si vous avez à la fin été sacrifié, ce n'est pas à moi, mais au bien de l'état. Mais parlons sérieusement : pourquoi déplorez-vous si amèrement votre prétendue disgrâce ? Qu'avez vous perdu ? Les inquiétudes et les tourmens de l'ambition ; et vous avez retrouvé le repos et la liberté avec un grand revenu et de grandes dignités. Vous êtes malheureux en une chose, c'est de ne pas sentir votre bonheur actuel, et de regretter le trouble, les inquiétudes et les peines qui accompagnent l'administration des affaires publiques. Toutes ces réflexions sont très-vraies, quoique mon coeur ne les sente pas aussi bien que ma raison ; et si j'étois à votre place, peut-



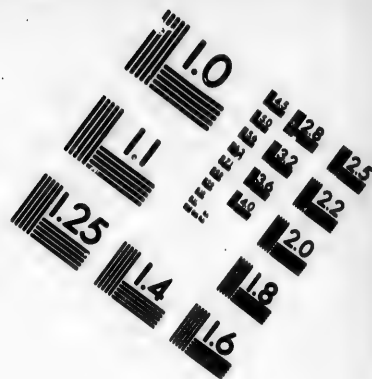
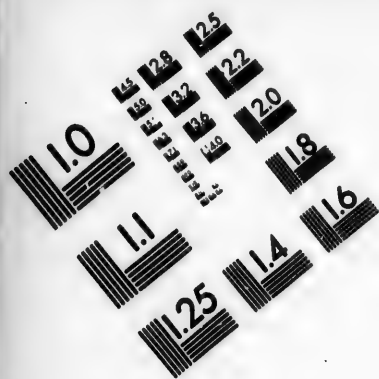
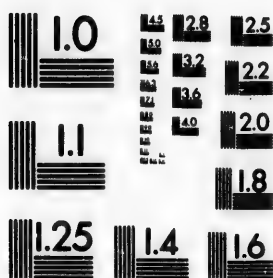


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4303

18 20 22 25
16 18 20 22 25
14 16 18 20 22 25

10 01
11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

peut-être serois-je aussi foible que vous : mais j'en rougirois et ne le dirois à personne. Je suis honteuse de vous prêcher : c'étoit plutôt de vous que j'aurois dû attendre des exhortations pour m'encourager à souffrir avec patience les vanités du monde et de la grandeur. Pour revenir au sujet de votre lettre, voici ma résolution que je ne changerai jamais. Je ne m'opposerai jamais à votre retour, ni aux faveurs qu'on pourra vous faire, et que vous desirez : mais si cela arrivoit, ne prenez pas la peine de m'en savoir gré, car soyez sûr que je n'y aurai aucune part. &c.

L E T T R E XLIX.

A mr. de RUSSI.

NOUS avons d'abord jugé par
 les propositions extravagantes
 de mr. Stanley, que la cour de Lon-
 dres n'étoit pas sérieusement disposée
 à la paix; et vos dépêches le confir-
 mant. Mr. Pitt est un chicaneur,
 qui ne traite pas de bonne foi: il
 joue la comédie. Cependant il faut
 continuer jusqu'au bout, et mettre les
 anglois dans leur tort à la face de toute
 l'Europe, en exposant leur ambition
 et leur éloignement pour la paix.
 On ne doute cependant pas ici que
 dans

dans le fonds ils n'en aient presque
 autant besoin que nous. Leur dette
 est immense, et augmente tous les
 jours ; les soldats et les matelots com-
 mencent à leur manquer ; et je ne
 fais pas si leur crédit, qui est leur
 seul soutien, pourra se soutenir en-
 core longtems. A proprement par-
 ler, nos guerres avec cette nation
 ne sont que des guerres des mar-
 chands, et n'en sont que plus diffi-
 ciles à terminer, parceque l'esprit de
 commerce ne veut point de rival.
 Mille particuliers de Londres qui
 font de grandes fortunes par la ruine
 et le massacre de leurs compatriotes
 mêmes, voudroient que ce jeu cruel
 durât toujours : ils peuvent aisément
 acheter

acheter
 dans u
 de fort
 ont de
 Londr
 à St.
 Voilà
 à la p
 l'eterre
 nètes
 et m
 de ce
 solati
 que v
 désag
 êtes
 brut

T

acheter le ministère et le parlement
 dans un pays où tout est à vendre ;
 de sorte que, lorsque les marchands
 ont déclaré la guerre à la bourse de
 Londres, il faut qu'elle se déclare
 à St. James six mois ou un an après.
 Voilà le grand obstacle qui s'oppose
 à la paix jusqu'à ce que le roi d'Ang-
 lerre ait des ministres assez hon-
 nêtes gens pour aimer le bien public,
 et mépriser les clameurs et l'argent
 de ceux qui s'enrichissent par la dé-
 solation des peuples. Vous dites
 que votre situation à Londres est bien
 désagréable : je n'en doute pas. Vous
 êtes exposé aux insultes d'un peuple
 brutal, et au mépris d'un ministre

Tom. I.

N

arrogant.

arrogant. Nous vous donnons ici l'exemple de patience : souffrez généreusement pour votre roi et votre patrie ; c'est la vraie gloire d'un bon citoyen. Dans vos négociations conduisez-vous avec modestie sans bassesse : la hauteur est ridicule dans les vaincus. Quel que soit le succès de cette tentative, tâchez surtout de vous faire honneur et à vos amis. Présentez mes très-humbles respects à cette personne qui a beaucoup de pouvoir et de bonne volonté pour nous : concertez-vous avec elle ; faites-nous des amis ; opposez, s'il est possible, le crédit des honnêtes gens à la faction des hommes bas et

intéressés, qui préfèrent la guerre
qui les enrichit, à la paix qui n'en-
richit que la nation.

Je suis, &c.

Fin du premier Tome.